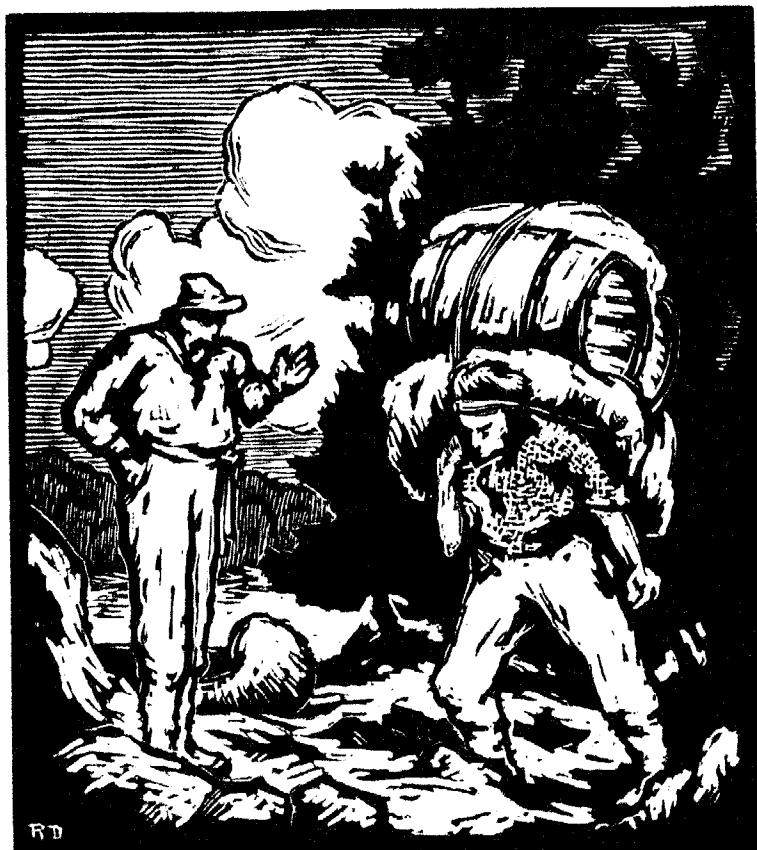


Pierre Dupin

# ANCIENS CHANTIERS

du

# ST-MAURICE



Duel de "portageux" (page 40)

Bois grave de nos. Duguay

Pages trifluviennes  
Série B — No 7

Les éditions du  
Bien Public

Les Trois-Rivières  
1935

Il a été tiré de cet ouvrage  
100 exemplaires sur papier  
coquille teinté, numérotés à  
la main de 1 à 100.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

## Avertissement

---

*Les pages qui suivent n'étaient pas destinées à paraître en volume. Publiées dans les colonnes du "Bien Public" en 1926, à la demande du Directeur d'alors, qui m'avait prié d'écrire deux ou trois articles sur les chantiers du St-Maurice, elles s'allongèrent au point d'en former la matière de douze ou treize.*

*Comme j'avais écrit à bâtons rompus, sans prévoir ce développement inattendu ni me préoccuper d'ordre et d'unité, je ne fus pas lent à constater ce qu'il y avait d'imparfait dans mon travail ; dès lors, je décidai de le laisser dormir dans la poussière du journal, où il gisait, bien certain que personne n'irait le réveiller. J'avais compté sans les sollicitations de mes amis.*

*Cédant à leurs instances réitérées, sous prétexte qu'il y avait dans ces pages des bribes d'histoire qu'il ne fallait pas laisser perdre, — de grâce ! ne dites pas que j'abuse de ce cliché — je me suis laissé faire violence, me disant qu'un membre fondateur de "La Société d'histoire régionale" aurait mauvaise grâce de refuser, à notre jeune société, la collaboration qu'elle attend de ses membres ; et j'ai livré mon jagot.*

*Et maintenant, j'ai comme un remords d'avoir dit oui. Je me rends compte que cette étude devrait être plus fouillée, la documentation plus complète, l'agencement des parties mieux ordonnée. J'avais là tout ce qu'il fallait pour écrire une monographie des vieux chantiers du St-Maurice. Les personnages sont authentiques, et s'ils ne se sont pas trouvés tous ensemble dans le même "camp", où je les ai réunis pour composer la physionomie du chantier, ils ont*

*travaillé dans les bois, vécu de la vie rude des bûcherons, parcouru les rivières et les lacs du St-Maurice, étant bien connus des voyageurs d'alors ; et je n'en donne qu'une ébauche imparfaite, production informe, dont la publication me gêne comme la présence d'un enfant mal né, sans compter des négligences de style qui ne sont pas sans me causer quelque inquiétude.*

*Mais direz-vous : "Que ne l'avez-vous écrite cette monographie ? Ce n'est pas le temps qui vous a manqué depuis neuf ans ?"*

*Hélas ! je le sais bien. Et c'est ici que l'aveu devient pénible. Pour parfaire le travail, il aurait fallu creuser mon sujet davantage, remanier le tout et entreprendre une nouvelle rédaction. Plus jeune, je l'aurais fait probablement ; mais maintenant, la lassitude est trop grande et j'abandonne l'ébauche telle quelle, comptant sur la bienveillance du lecteur.*

*On objectera, peut-être, que les chantiers, tels qu'on les connaît aujourd'hui, ne correspondent pas au tableau que j'en ai tracé. D'abord, entendons-nous bien. Je parle ici des chantiers du St-Maurice tels qu'ils existaient entre 1870 et 1890, avant que la grande industrie papetière eût modifié l'exploitation des forêts et l'organisation des camps.*

*Etant jeune encore, j'ai souvent eu l'occasion d'entendre causer les voyageurs, comme on appelait alors les hommes de chantier. Plus tard, voulant me documenter, j'ai eu l'avantage de rencontrer quelques uns des rares survivants de ces rudes bûcherons, de les interroger, de les laisser parler à loisir, de corroborer les dires des uns par le témoignage des autres et d'arriver ainsi à une connaissance assez fidèle de leur genre de vie dans les bois.*

On remarquera, aussi, que j'ai laissé entrer dans mon texte des anglicismes et des barbarismes, en donnant, toutefois, l'équivalent français, quand cela est possible. C'est à dessein que je l'ai fait, voulant garder au chantier sa couleur locale et à la langue de nos voyageurs la saveur de son vocabulaire.

Je ne me fais pas illusion sur l'importance de cette étude. J'ai à peine exploité quelques filons de cette veine riche, qui offre matière à de plus amples développements ; d'autres viendront plus tard qui feront ce travail. Mais avec ses nombreuses digressions : anciennes concessions forestières, origine de la navigation sur le St-Maurice, premiers missionnaires des chantiers, anecdotes recueillies de la bouche des voyageurs, mon récit, malgré ses lacunes, intéressera peut-être ceux qui vivent encore de la forêt et, surtout, les fervents de notre histoire régionale.

Pierre DUPIN.



## La montée aux chantiers

---

TROIS-RIVIERES VERS 1880. — LES ENGAGEMENTS POUR LES CHANTIERS. — MAIGRES SALAIRES. — MONTEE TUMULTUEUSE : RIBOTES ET RIXES. — LES PILULES AU DOCTEUR THIÉRIEN. — AUX PILES. — MEKINAC. — MATTAWIN. — LES FRASQUES DE DONDAINE. — THEODORE OLSCAMP. — A LA RIVIERE-AUX-RATS.

---

S'il fallait faire le dénombrement des industries qui alimentaient le commerce des Trois-Rivières, vers 1880, le travail ne serait pas long. En commençant par le haut de la ville et en descendant la rue Notre-Dame, on trouverait d'abord une longue bâtisse en brique, à trois étages, qui courait depuis l'ancien bureau de poste jusqu'à la pharmacie Hoerner et William, aujourd'hui la Banque Provinciale : c'était l'établissement des MM. Balcer, qui fabriquaient des gants et des mitaines, des casques de différentes fourrures, des souliers mous (mocassins) en peau d'orignal ou de caribou. Le personnel de cette industrie se recrutait en grande partie parmi des femmes.

A deux pas de là, sur la rue du Fleuve, le moulin Dean appareillait du bois de portes et de châssis. Sur la rue St-Antoine, tout près du fleuve, McKelvie tournait et polissait le fer. En descendant encore la rue Notre-Dame, au coin de la rue St-Georges, Gélinas & Frère fabriquaient des meubles et des pelles. Toujours sur la rue Notre-Dame, principale artère commerciale du temps, mais tout à l'extrémité, à l'enseigne du Gros Marteau, Bellefeuille & Frère construisaient des moulins à battre ; et, en arrière de leur atelier, Sawyer & Viger avaient une fonderie, où ils coulaient des poêles à deux et à trois ponts. Mentionnons aussi la manufacture de cercueils de Larivière, l'atelier de Girard, argenteur et

doreur, et la fonderie Rémillard sur la rue St-Georges.

Parmi les plus importantes de ces entreprises locales, il faut signaler encore la manufacture de bobines de Shcroeder, située sur la rue des Commissaires, longtemps occupée par la "Balcer Gloves", et servant actuellement de bureaux à la Compagnie de construction "Fraser Brace". (1)

Nickson, qui exploitait une industrie similaire, avait son usine au pied du coteau St-Louis, à mi-chemin de la côte qui conduit au Couvent des Filles de Jésus. De la fabrique, incendiée depuis longtemps, il ne reste que la cheminée utilisée en ces dernières années par M. Alexandre Marineau pour sa manufacture de portes et de fenêtres. Toutes ces entreprises pouvaient être classées dans la catégorie des petites industries et chacune d'elles n'employait qu'un petit nombre d'hommes.

Cependant, il y avait environ huit mille âmes aux Trois-Rivières et les industries mentionnées plus haut n'auraient pu faire vivre la population, si un grand nombre de travailleurs, parmi les journaliers, n'eussent trouvé de l'emploi aux moulins des Américains et de Baptist pendant l'été, et aux chantiers pendant l'hiver.

Aussi, ce n'était pas sans inquiétude que les ouvriers se demandaient, à l'automne, si les moulins marcheraient l'été suivant. On les entendait dire en s'abordant :

"Il paraît qu'il n'y aura pas de chantiers cet hiver.

— Hélas non ! On dit que la compagnie n'a pu vendre un seul madrier depuis deux ans ; sa cour est pleine de bois et elle ne veut pas courir d'autres risques pour la saison prochaine.

— L'hiver sera dur alors. Il faudra s'éloigner ;

---

(1) Démolie récemment.

car on ne peut passer la mauvaise saison à rien faire”.

Et cette nécessité de s'éloigner pour gagner la vie de la famille, amenait des commentaires mélancoliques sur les lèvres des interlocuteurs.

Mais par contre, la joie était grande quand un des contremaîtres qui avait l'oreille des “boss” (bourgeois) pouvait dire à ses hommes :

“Je viens d'apprendre que la “concern” (la compagnie) se propose de faire trois ou quatre gros chantiers cet hiver. De son côté, Baptist en fait autant et on dit que les Hall ne tireront pas de l'arrière.

— Tant mieux ! disaient les travailleurs qui écoutaient ces bonnes nouvelles d'un air avide. Tant mieux ! Quand toutes les compagnies font des chantiers, elles se disputent les engagés et les salaires sont meilleurs”.

Et pourtant, il n'y avait pas de quoi faire d'extravagances avec les salaires de ce temps-là. Un bon “bûcheux” gagnait de huit à neuf piastres par mois ; les charretiers, de sept à huit ; les “claireurs”, dont la fonction était de déblayer le terrain et de faire des chemins, recevaient six piastres. Il n'y avait que les “foremen” (contremaîtres) qui atteignaient une trentaine de piastres, et on les considérait comme grassement payés. Il est vrai que la vie coûtait moins cher alors, mais aussi, on vivait moins bien. Qui oserait offrir aujourd'hui, même à un apprenti, un pareil salaire de misère ?

Tout de même il fallait vivre, et ces braves gens n'hésitaient pas à hiverner dans les chantiers. Ils savaient parfaitement qu'ils n'allaient pas à une partie de plaisir : la montée dans le St-Maurice était pénible, le travail dur, la nourriture commune, le logement incommode ; n'importe, c'était pour eux le seul moyen de joindre les deux bouts et ils ne boudaient pas devant la tâche.

Aussi, quand arrivait l'époque des engagements, après la fermeture des moulins, les hommes se pressaient aux bureaux des différentes compagnies, désireux d'avoir leur place et de savoir dans quel territoire ils hiverneraient.

L'engagement conclu et le lieu de l'hivernement déterminé, la compagnie avançait quelques piastres à ses engagés pour leur permettre de s'équiper convenablement ; c'est ce qu'ils appelaient recevoir de "l'air" (des arrhes). Cette somme était employée à acheter des vêtements chauds, des bottes, ou des souliers mous, suivant le genre d'ouvrage à faire, et des couvertures de laine qui complétaient le fourniment ; car les compagnies ne fournissaient pas toujours les couvertes ou, si elles les fournissaient, les employés devaient en payer le lavage au printemps.

Il y avait ordinairement deux départs : un premier groupe, le moins nombreux, partait au mois d'octobre pour voir aux frais d'installation, si le chantier devait être considérable ; le second aux glaces, c'est-à-dire au commencement de l'hiver, quand la glace du St-Maurice pouvait porter chevaux et voitures.

Au jour fixé, des voitures raccolaient les hommes et le bagage à leur domicile respectif. Assez sommaire le bagage d'un homme de chantier : une poche, bourrée de hardes et de tabac pour la saison, servait de sac de voyage qu'on ficelait sur le sleigh.

Le départ avait lieu de bonne heure, afin de franchir dans l'avant-midi la première étape, dont le terminus était Saint-Etienne-des-Grès. Et maintenant, en route ! Les voitures suivent le chemin qui longe le cimetière St-Louis, passe par les Vieilles-Forges et conduit à Saint-Etienne. De temps en temps, les voitures s'arrêteront,

des Trois-Rivières aux Piles, pour prendre des recrues qui compléteront le contingent.

Il y a des départs qui sont attristants. Ces braves gens, qui avaient des familles, en éprouvaient toute l'amertume et ne pouvaient s'empêcher de verser une larme, en songeant aux êtres chers qu'ils laissaient derrière eux, aux inquiétudes dont ils seraient l'objet. Il ne pouvait être question de maladies, les santés étaient robustes ; mais ils restaient toujours à la merci d'un accident : glace traîtresse qui engloutissait cheval, voiture et occupants ; arbre qui se renversait sur le bûcheron qui l'avait abattu ; coup de hache dangereux qui estropiait son homme ; tempête de neige qui surprenait les voyageurs à la tombée de la nuit, sur des lacs sans chemins. Il n'y avait que trop d'exemples pour justifier des craintes qui n'étaient pas chimériques.

Aussi, combien ces pauvres voyageurs y auraient gagné à rester sous l'empire de ces pensées graves ! Quelles folies ils auraient évitées !... Avec cela que la prohibition n'existait pas encore. Au contraire, l'alcool se vendant bon marché, il se trouvait toujours dans la bande quelques fêtards qui avaient garni leur baluchon d'une ou deux bouteilles de whiskey. A peine avaient-ils laissé le cimetière derrière eux que les voitures faisaient halte ; on dénouait une poche d'où l'on sortait les bouteilles et les libations commençaient. Les jeunes en prenaient pour fêter le départ, d'autres pour noyer leur chagrin, tous pour se réchauffer. Peu à peu les visages se rassérénaient, les conversations engagées devenaient plus animées, on surprenait quelqu'un à murmurer une chanson, et bientôt un choeur formidable attaquait le refrain.

Attirés par ces chants, les "habitants" sortaient sur leur perron pour voir passer la bruyante caravane et

disaient en refermant leur porte : "c'est les gens de Ross-Ritchie qui montent aux chantiers".

Il arrivait parfois qu'un chef d'équipe avait assez d'autorité, et les hommes assez de raison, pour limiter les rasades et éviter les excès ; dans ce cas, la montée se faisait avec toute la célérité voulue et dans d'excellentes conditions ; à midi, ils dînaient chez Blais à St-Etienne, et le soir, ils dételaient aux Piles chez Onésime Bourassa, postes attirés des compagnies.

Mais la marche ne se faisait pas toujours avec autant d'ordre. La caravane, surtout quand elle comptait des buveurs, subissait des retards imprévus, éprouvait tous les embarras que comporte la présence de sujets indisciplinés.

Presque toujours, la cause de ces ennuis, c'était la malheureuse boisson, laquelle, après avoir réchauffé les membres, troublait les cerveaux et amenait des rixes. Un détail futile jeté dans la conversation, une plaisanterie mal prise par celui qui se sentait visé, il n'en fallait pas davantage pour soulever un "casus belli", et la discussion, de poivrée qu'elle était, devenait acerbe pour en arriver bientôt aux gros mots. Dans cet état de surexcitation, il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Quelques mauvais sujets, vrais brandons de discorde, ne manquaient pas d'attiser le feu de la colère, en rapportant une parole inconsidérée dite auparavant, en mettant en doute la valeur de celui-ci ou le courage de celui-là. De vieilles haines oubliées se réveillaient. Les injures croisaient les invectives. Le démon de l'alcool aidant, les poings fermés se tendaient vers l'adversaire, et comme le point d'honneur était fort développé chez ces gens qui prisait tant la force physique, aucun des deux ne voulait faire de concession.

Au lieu d'apaiser les esprits, certaines mauvaises têtes, avides de sensations brutales, proposaient de vider la querelle et d'en finir une fois pour toutes ; et le cercle se faisait autour des deux antagonistes.

A ce moment, les pauvres diables comprenaient qu'ils s'étaient avancés trop loin. L'un d'eux, le plus faible probablement, tentait une explication :

“Je n'ai pas dit ces choses-là pour te choquer. Pourquoi se battre ? On a toujours été amis. D'ailleurs, tu sais bien que c'est toi qui as commencé.

— T'as peur, disaient les autres qui voyaient leur échapper la bataille qu'ils espéraient. “Dis que t'as peur”.

— Peur ! non, ils le verraient bien tout à l'heure”. Et la honte de passer pour un lâche, la crainte d'être la risée des autres durant tout l'hiver, de s'entendre dire cent fois qu'il avait reculé devant un tel, de se voir diminué devant son chef, et, peut-être, d'être obligé de se battre plus tard pour réhabiliter sa réputation auprès de ses amis, tout cela l'emportait sur sa pauvre raison en détresse et il se ruait sur l'adversaire qui l'attendait !

Quelles scènes Seigneur ! dont ces pauvres gens auraient été les premiers dégoûtés, s'ils eussent été à jeun !

Après des échanges de coups et d'énormes horions donnés en pure perte, un esprit plus pacifique s'interposait pour séparer les deux lutteurs. Les voitures se remettaient en marche, et, tant bien que mal, on arrivait aux Piles. Le lendemain, un nez écrasé, des yeux pochés témoignaient des exploits de la veille.

Parfois ces beuveries donnaient lieu à des incidents drolatiques : témoin ce garçon, qui, rendu aux Piles et se sentant mal en train, était allé consulter le docteur

Thérien. Après l'interrogatoire d'usage, le docteur se rendit compte que son homme avait besoin d'être purgé ; mais, pour ménager les forces de son client, il lui prescrivit de prendre deux pilules dans l'après-midi, deux le soir, et ainsi de suite jusqu'à extinction de la médecine. Notre homme promit de suivre la prescription à la lettre. Mais allez donc compter sur une promesse d'ivrogne !

La provision de whiskey n'étant pas épuisée, il y avait des échanges fréquents de politesse et les flacons ne cessaient pas de faire la tournée ; en sorte que notre gaillard n'était pas encore rendu à mi-chemin, entre les Piles et la Mékinac, qu'il était déjà rond comme un Polonais. Il ne souffrait plus du mal dont il s'était plaint au médecin.

En fouillant dans ses poches pour avoir des allumettes, il trouva les pilules susdites. Il fut pris de fou rire : "Tiens, les pilules du docteur Thérien" ! Et, s'adressant à un camarade entre deux hoquets : "Qu'est-ce que cela peut bien faire dans le corps d'un homme des petites pilules comme ça" ? Et réunissant les pilules dans le creux de sa main, il les avala toutes en une seule fois.

A la Mékinac, le souper qu'il prit n'était pas pour arranger les choses ; car ce n'était pas un menu de dyspeptique qu'on servait à ces lurons. Puis les pipes s'allumèrent et encore sous l'effet de l'alcool, ils commencèrent à causer bruyamment. Tout à coup, notre homme devint grave et cessa de fumer ; un malaise subit et persistant le força de s'absenter quelques minutes. Quand il revint, il était dégrisé.

"C'est les pilules au docteur Thérien", lui cria un loustic qui avait été témoin de la scène de l'après-midi. Hélas ! il ne le savait que trop, et la connaissance de la

cause n'enlevait pas l'effet. Deux ou trois fois encore il dut fausser compagnie à ses amis, pour revenir ensuite, pâle, et s'entendre dire par le même ivrogne avec une persistance obstinée : "C'est les pilules au docteur Thérien".

Sa dernière absence se prolongea tellement que ses camarades en furent émus et se mirent à sa recherche. Ils trouvèrent le malheureux dans une posture humiliante et vomissant, contre le docteur Thérien, des imprécations qui n'avaient rien de commun avec celles de Camille. Le lendemain, il pouvait tirer la moralité de son aventure, à savoir que les pilules sont comme l'alcool ; il ne faut pas plus abuser des unes que de l'autre.

Vers 1880, les Piles n'étaient pas la jolie localité d'aujourd'hui avec ses deux villages : Saint-Jacques et Saint-Jean, pittoresquement assis sur les bords du Saint-Maurice, et dont les clochers modestes égrènent leurs angélus aux échos des montagnes qui les entourent ; c'était plutôt un hameau de quelques maisons, tassées au pied des premiers échelons des Laurentides, poste de transition, où s'assemblaient à certains jours les nombreux voyageurs qui montaient aux chantiers, et qui trouvaient dans les pensions du lieu l'hospitalité d'une nuit, avant de s'enfoncer dans les bois.

C'était comme le carrefour où se rencontraient les voyageurs de tout le district. Il en venait des Trois-Rivières, de Saint-Etienne, de Shawinigan, de Sainte-Flore, de Saint-Tite, de Saint-Stanislas, de Saint-Narcisse, de plus loin et d'ailleurs. Les équipes de toutes les compagnies se coudoyaient, et souvent se rudoyaient, dans cette étroite bourgade qui prenait une animation extraordinaire au commencement de l'hiver et au printemps.

Seule porte ouverte sur les régions du Nord, le St-Mau-

rice était la grande route qui conduisait aux riches limites boisées dont les grandes compagnies de bois avaient fait leur domaine. Il déroule son long ruban à travers les montagnes qui baignent leurs pieds dans ses flots sombres, et, dans sa course vers le grand fleuve, il s'enrichit du tribut de nombreux affluents.

Peu navigable à cause des chutes et des rapides qui hérissent son cours, le St-Maurice devient, l'hiver, une route idéale pour pénétrer aux endroits les plus reculés de la forêt, grâce à la carapace de glace qui couvre les lacs et les rivières et facilite les transports.

Aussi, du commencement de décembre à la fonte des neiges, de cinquante à soixante voitures partaient tous les jours des Piles, chargées de provisions, de grains, de foin, d'outils, destinés à ravitailler le peuple nombreux qui vivait dans les bois ; c'était un va-et-vient continu, une circulation intense qui contrastait avec le calme plat de l'été.

La construction du chemin de fer du Pacifique Canadien, avec terminus aux Piles, vint donner un regain d'activité à ce poste qui devint bientôt un village prospère, dont la population — une centaine de familles à peu près — trouvait un travail abondant, dans la manutention et le transport des marchandises qui alimentaient le Haut-St-Maurice.

Quand les (gangs) équipes arrivaient aux Piles pour passer la nuit, le village se remplissait de bruit et d'agitation, et la paix publique en souffrait. Ce n'était pas chose facile, en effet, que de maintenir dans les bornes du respect et de la dignité des groupes d'hommes éméchés, dont le contact n'avait rien d'affiné ni de cordial, rendus hardis par l'alcool, qui cherchaient à se rencontrer pour terminer une querelle commencée dans la montée. Il

fallait toute la poigne des maîtres de pension pour étouffer les jurons, maintenir l'ordre et empêcher les mêlées de se produire.

Heureusement ce n'était qu'une "passée" ! Le lendemain matin, après un déjeuner substantiel, les voyageurs dégrisés ne songeaient plus qu'au départ, excités par les cris des chefs d'équipes : "en route, en route". Les voitures des "portageux", chargées de marchandises, s'alignaient dans le chemin ; les hommes, chargés de leur poche, donnaient une poignée de main à leurs hôtes : "On se reverra au printemps" — "Bon voyage, bonne santé" ! Et la caravane descendait sur la glace. Une heure après son départ, les gens des Piles voyaient disparaître derrière la Pointe-à-la-Mine l'arrière garde des piétons qui formaient des points noirs sur la blancheur de la route.

Dès lors, les pauvres gars, dont les cheveux étaient encore sensibles des excès de la veille, pouvaient mesurer sans enthousiasme la longueur du chemin qu'ils devaient parcourir. Ceux qui hivernaient sur la rivière Mékinac ou sur la Mattawin étaient les mieux partagés : une ou deux journées de marche seulement les séparaient des Piles ; mais les autres, qui devaient se rendre à pieds sur la Bastonnais, la Croche ou la Vermillon, n'entreprenaient pas un voyage de plaisir, et ces pauvres gens ne le savaient que trop ! Avec le froid qui leur mordait le visage, ils marchaient souvent dans une neige détrempeée qui s'attachait à leurs pieds et gelait leurs chaussures. Quand ils s'arrêtaient pour le repos du soir, ils étaient éreintés.

La première étape après le départ des Piles se terminait ordinairement à la rivière Mékinac, chez Jos. Parent, un ancien trifluvien, qui avait fait partie autrefois de la

force municipale des Trois-Rivières. Par un reste de son ancien métier, Jos. Parent avait conservé quelque chose d'autoritaire dans le geste et dans le regard ; avec sa taille trapue, sa barbe noire qui encadrait un visage énergique, sa voix qui se faisait menaçante, au besoin, il savait maintenir la discipline parmi les plus turbulents. Il n'était pas de ceux à qui on peut dire : "Bonhomme, tu n'es plus maître dans ta maison, quand nous y sommes". Brave coeur avec cela, qui cherchait à remplacer par la cordialité de l'accueil ce que l'encombrement enlevait au confort du logis.

Quand la caravane comptait trop de monde pour loger chez Parent, gens et bêtes trouvaient un asile pour la nuit, soit chez Baptiste Lemieux, soit chez Lajoie, de l'autre côté de la rivière, tous les deux aménagés pour recevoir des voyageurs.

Il va sans dire que ces maisons de pension n'avaient rien du confort qu'on s'attend à trouver même dans un hôtel modeste. Tout ce qu'on pouvait leur demander, c'était un repas substantiel et copieux, — ce qui ne manquait jamais — et un coin du plancher, où chacun s'enroulait dans ses couvertures pour passer la nuit.

De la Mékinac à la Mattawin on compte quatre lieues. En partant d'assez bonne heure, le matin, on courait la chance d'y arriver pour midi ; mais, si par des retards imprévus : départ tardif, mauvais chemin ou neige trop haute, on n'y arrivait que vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, la caravane faisait halte et les voyageurs ne s'en montraient pas fâchés, car, chez Isaïe Neault, ils ne s'ennuyaient pas.

Le père Neault, comme on l'appelait familièrement, n'engendrait pas la mélancolie parmi son monde ; il était un vrai sac à histoires. Il racontait des faits abra-

cadabrants, des aventures qui n'étaient arrivées qu'à lui seul. De dangers et de périls où d'autres auraient trouvé la mort vingt fois, il était toujours sorti indemne ou avec de simples écorchures. Le brave homme avait-il subi, comme le Tartarin de Daudet, les effets du soleil ou du mirage ? Toujours est-il que les voyageurs disaient de lui qu'il était menteur comme un arracheur de dents et que ses menteries, à force d'être énormes, n'étaient plus croyables.

On ne voulait plus lui laisser raconter son voyage dans l'extrême Nord, où il avait pénétré si loin, si loin.. que pour jeter un coup d'oeil sur l'immensité de l'infini et n'être pas écrasé par la voûte céleste, qui lui pesait sur les épaules, il avait dû se plier presque en deux.

On l'interrompait, s'il commençait le récit de sa fameuse chasse au caribou, quand, lancé à fond de train derrière l'animal qu'il poursuivait, ils avaient dégringolé l'un et l'autre du haut de la montagne, qui voisine le rapide Croche, pour venir s'abattre sur les rochers d'en bas. Du caribou, il n'avait trouvé que les cornes et les sabots ; quant à lui, après s'être tâté et avoir fait l'inventaire des dommages subis, il avait trouvé que la queue seule de sa raquette avait été brisée.

De même on n'accordait plus d'intérêt à l'histoire de son dangereux plongeon sous la glace, et pendant lequel il avait voyagé si rapidement que deux milles plus bas, étant parvenu à se hisser sur la glace, à la faveur d'une mare, il avait pu rallumer sa pipe, ses allumettes étant encore sèches !

Mais la dernière... dernière de ses "galéjades", et la non moins authentique, était l'aventure arrivée à sa vache Dondaine.

Dondaine devait être une demi-soeur de la chèvre

de Monsieur Séguin. Comme cette dernière, elle avait le goût des aventures, du lointain, de l'inconnu, et à plusieurs reprises, le père Neault avait dû hausser ses clôtures pour l'empêcher de prendre le bois. Cependant, malgré son dévergondage, de toutes les vaches qui brouaient l'herbe de son clos, Dondaine, avec sa belle robe noire mouchetée de blanc et sa tête fine bien encornée, était la préférée.

Pour annoncer sa pension et signifier aux voyageurs qu'il logeait les chevaux aussi bien que les hommes, le père Neault avait attaché, au bout du mât planté devant sa porte, une minuscule botte de foin qui lui servait d'enseigne.

Un jour, quelle ne fut pas sa surprise de voir Dondaine, campée devant le mât, les yeux pleins de convoitise et braqués sur le botillon de foin, qui s'agitait au vent, comme une amorce à sa cupidité.

Le père Isaïe entra tout pensif dans sa maison et dit à sa fille :

“As-tu remarqué les allures étranges de Dondaine depuis le matin ?

— Non, je n'ai remarqué rien d'étrange.

— Pourtant, Dondaine a quelque chose : avec son tempérament volage et aventureux on ne sait jamais ce qui peut arriver ; elle doit ruminer quelque escapade. Il faudra y voir”.

Le père Neault avait compté sans la nature impulsive de sa vache.

Le lendemain matin, quand il sortit de bonne heure pour faire son train, il faillit perdre connaissance en voyant un spectacle qu'il n'avait jamais vu, lui qui avait pourtant vu tant de choses extraordinaires : dédaignant

l'herbe de son pré, Dondaine avait grimpé le long du mât, qu'elle tenait embrassé de ses pattes vigoureuses, et dévorait à belles dents la botte de foin, objet de sa gourmandise depuis deux jours !

Devant tant d'audace, le père Neault prit un parti décisif. Pour empêcher le retour de pareilles déprédations et réprimer le scandale qui menaçait de gagner tout le troupeau, il graissa le mât d'un bout à l'autre, réduisant ainsi à néant toute tentative ultérieure.

Et le père Neault, en finissant son histoire, ajoutait d'un ton sentencieux : "Dondaine n'était pas une vache ordinaire".

De la Mattawin à la Rivière-aux-Rats, la caravane s'effritait, les équipes allant : soit sur la Mattawin, soit sur la Caribou, soit encore sur le lac Wessoneau, suivant qu'elles étaient au service de Baptist, de Ross Ritchie ou de Hall ; car c'était entre la Mèkinac et la Tuque, que le travail des chantiers battait son plein, ce territoire étant encore riche en forêts intactes.

La rivière Mattawin, coupée de rapides, et dont le cours se poursuit jusqu'à Saint-Michel-des-Saints, fournissait une grande quantité de billots. A droite du St-Maurice, la Caribou, de moindre importance, connaissait elle aussi des chantiers prospères, et Tommy Laframboise, établi sur ses bords, se voyait parfois débordé par l'affluence des voyageurs. Quant aux équipes de la Wessoneau, elles laissaient le St-Maurice à la Grand'-Anse pour atteindre le lac Wessoneau et établir leur campement sur la rivière du même nom.

On ne peut parler de la Grand'-Anse sans rappeler le nom d'un homme de bien, dont le souvenir est encore vivace chez tous les voyageurs du St-Maurice et qui a laissé

la réputation d'un chrétien exemplaire : c'est Théodore Olscamp.

Un ancien contremaitre qui l'a bien connu, disait de lui : "C'est le gentilhomme le plus accompli qui soit jamais allé dans le St-Maurice". Son hospitalité était proverbiale, ses traits de charité nombreux. Sa mort tragique — il se noya accidentellement avec sa femme et son enfant — causa des regrets sincères dont le témoignage se manifesta sous la forme d'une grande croix, érigée près de l'endroit où arriva l'accident. Deux petites croix, posées à l'extrémité des bras de la grande, symbolisent les deux victimes qui périrent avec lui. Aussi, les voyageurs ne manquent jamais de saluer la grande croix, qui se dresse sur la côte du St-Maurice, et rappelle le souvenir du premier résident de la Grand'Anse. C'est en mémoire de Théodore Olscamp que la mission de la Grand'Anse, dont la chapelle a été incendiée dans l'hiver de 1925, porte le nom de Saint Théodore.

La Rivière-aux-Rats était le dernier poste, sur le St-Maurice, où s'arrêtaient les employés de Baptist, qui couchaient à la ferme tenue par un M. Bellemare ; de là, ils rayonnaient dans tout le territoire environnant.

Il y avait bien d'autres groupes qui montaient encore plus haut : ceux de Ross Ritchie qui se rendaient à la Tuque, où ces derniers avaient aussi leur ferme et d'où ils pouvaient atteindre facilement la Bastonnais et d'autres "crecks" de moindre importance. Les Hall exerçaient leur activité sur la Croche, la Bastonnais et le Vermillon. Il se faisait des chantiers même sur la rivière Trenche, sur la rivière et le lac Manouan et jusqu'au grand lac Cicconcine. Des Piles, c'était une traite de sept à huit jours à pieds, et d'autant plus pénible, que ces endroits étant moins fréquentés, il fallait souvent tracer le chemin à

chaque voyage. Les hommes portant leur sac devaient prendre la tête de la colonne à tour de rôle et marcher dans la neige jusqu'à mi-jambe, pour frayer la voie aux autres.

Bien que toutes les Compagnies de bois eussent des concessions forestières dans ces régions lointaines, les chantiers y étaient plutôt rares à cette époque. Les concessions de la Mékinac, de la Mattawin, de la Caribou, de la Rivière-aux-Rats, de la Bête-Puante et des régions avoisinantes, riches en pin et en épinettes, encore peu entamées, étaient exploitées de préférence, car elles offraient une ample rémunération à leurs propriétaires, à cause des facilités d'approvisionnement des chantiers, du flottage du bois et de la proximité des Piles.

## Bourgeois et Portageux

---

NOS RICHESSES FORESTIERES AUX MAINS DES ETRANGERS. — CONCESSIONNAIRES DE 1852. — GOUIN ET TOURVILLE. — TARIFS D'AUTREFOIS. — LA MONTEE EN CANOTS. — PORTAGES ET PORTAGEUX. — P'TIT LOUIS DESCOTEAUX. — LE PITTORESQUE SAINT-MAURICE. — DUEL DESCOTEAUX - LAHACHE.

---

Quand on jette un coup d'oeil sur le rapport du Gouvernement de 1852, indiquant le nombre de limites concédées à des compagnies ou à des particuliers, sur le St-Maurice et ses tributaires, on reste surpris de l'étendue des concessions accordées, des bas prix demandés pour les rentes annuelles et les droits de coupe, de l'exemption dont jouissaient certaines essences moins estimées ; et l'on est attristé en même temps de ne relever, sur cette longue liste de marchands de bois, que des noms anglais ou des compagnies à noms anglais. Pas un seul parmi les nôtres n'a songé, ou n'a pu songer, pour des raisons financières, sans doute, à prendre sa part des immenses richesses qui dormaient à notre porte et qui maintenant gorgent de millions, non seulement le Gouvernement qui les concède, mais aussi les compagnies qui les exploitent.

Et pourtant, tout ce territoire était notre héritage. Découvert par des Français, exploré et parcouru en tous sens par les nôtres, mis en valeur par une main d'oeuvre canadienne-française, il reste comme un riche patrimoine fermé à notre ambition, comme un fief dont nous pouvons être les censitaires besogneux, sans espérer jamais devenir les seigneurs du domaine. Et l'on se prend à songer quelle aurait été notre part d'influence dans le pays, si nos compatriotes avaient su ou pu acquérir la richesse matérielle, en développant les immenses ressour-

ces naturelles que la Providence leur a départies ; et l'on regrette aussi que toute la graisse de la terre ait été recueillie par des étrangers, qui ont bénéficié de l'énergie de nos bras et de la sueur de notre peuple.

En effet, dans les nombreuses et larges concessions de limites accordées en 1852, on ne trouve que deux noms français parmi les acquéreurs, et encore leurs limites, situées sur la Batiscan et la rivière Sainte-Anne, paraissent avoir été absorbées depuis longtemps par les grandes compagnies. D'autres de nos compatriotes avaient acquis des parcelles de la forêt le long des rivières du bas du fleuve ; mais ce n'étaient là que des entreprises modestes, des tentatives dont la plupart échouèrent pour une raison toujours la même et qui se rencontre partout : absence de capitaux suffisants.

Au sud du fleuve, la situation était meilleure pour les Canadiens-Français comme on le voit par les noms qui suivent : Luc Silvain, Charles Rouleau, Auguste Marin, François Morin, Louis Dion, Julien Michaud Charles Lefrançois, J.-B. Boulanger, Louis Morin, Jules Dion, Charles Lapointe ; mais pour les douze ou treize qui exerçaient leur industrie dans ce district, la superficie des limites concédées n'excédait pas vingt milles carrés.

Vers 1867, on voit un Trifluvien, Georges Gouin, organiser des chantiers dans le St-Maurice. Il s'associa plus tard à Benson Bennett pour le transport du bois carré à Québec, et continua ce commerce jusque vers 1874. C'est le premier Canadien-Français de notre région, croyons-nous, qui ait fait cette tentative. A peu près dans le même temps, les MM. Grandbois, de St-Casimir, commençaient l'exploitation des forêts de la rivière Ste-Anne et se créaient, dans ce commerce, une situation

enviable ; puis vinrent les MM. Tourville avec leurs réserves forestières de la Rivière-du-Loup et leur moulin à scie de Louiseville, achetés récemment par la Belgo de Shawinigan.

Ces dernières années, la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi, organisée et dirigée par un Canadien-Français, Dubuc, semblait ouvrir une voie nouvelle à l'initiative des nôtres ; après des débuts très encourageants, elle laissait entrevoir un avenir plein de promesses. Déjà, cette industrie avait contribué puissamment au développement de Chicoutimi lorsque des difficultés financières, auxquelles la guerre et l'intrigue ne furent pas étrangères, vinrent gêner ses opérations et la forcer de déposer son bilan. Réorganisée depuis peu, elle semble se rétablir sur une base plus solide et offrir des garanties sérieuses au capital canadien qui la subventionne.

La lecture du rapport suivant, de 1852, nous fait voir qu'aucun des nôtres, à cette époque, n'avait d'intérêts dans la région du St-Maurice, et que les porteurs des deux seuls noms français, qui apparaissent au tableau, opéraient, l'un sur la Batiscan, l'autre dans le Township de Gosford sur la rivière Ste-Anne.

Propriétaires de limites	Milles carrés	Localités
David Burnett	150	La Croche
Pemberton & Frères	300	Bastonnais et Flamand
Campbell Moody	640	Croche, La Trenche
George Baptist	705	Rivière-aux-Rats, Mattawin
Gilmour & Cie	1,360	Mattawin et Vermillon
George B. Hall	1,900	Mattawin, La Trenche
Antoine St-Cyr	70	Batiscan
Joseph-O. Méthot	98	Township Gosford
William Price & Cie	430	Batiscan
William Price & Cie	860	Saguenay

(1) Absorbée depuis par la Quebec Pulp.

Ces immenses limites, richement boisées en pin et en épinette, étaient vendues moyennant une rente annuelle qui oscillait entre une piastre et demie et trois piastres le mille carré ; certains cantons de la Mattawin et de la Rivière-aux-Rats atteignaient sept ou huit piastres. Les droits de coupe étaient aussi élevés qu'aujourd'hui, mais par contre les marchands de bois jouissaient d'une exemption de 50% sur le pin blanc et de presque autant sur le pin rouge.

Ainsi en 1852, George Baptist a fait 25,730 billots pour lesquels il a payé \$2,124.00, un peu plus de neuf sous par billot.

Aujourd'hui le Gouvernement vend les limites pour un temps indéfini au prix de \$400. à \$600. le mille carré. Ces prix peuvent même s'élever à \$800.00 suivant la localité des limites et la qualité des essences. Quant au droit de coupe, il est vendu à l'enchère, le prix minimum initial étant de \$2.70 le mille pieds pour l'épinette et de \$5.00 pour le pin.

On comprend maintenant que les détenteurs des belles concessions forestières du St-Maurice se soient laissés tenter par les magnats de la finance, qui payaient des prix fabuleux les limites que les premiers avaient eues pour des chansons !

Ce qui mettait obstacle à l'expansion du commerce de bois vers 1850, c'était l'absence de chemins pour atteindre ces endroits reculés et les dépenses considérables que nécessitait l'approvisionnement des chantiers.

En effet, le transport des billots coupés coûtait peu de chose à son propriétaire, la rivière se chargeant de les amener à destination ; mais avant l'ouverture du chemin depuis les Grès jusqu'aux Piles, il n'en était pas de même

du matériel : chevaux, voitures, outils, provisions de toutes sortes, qu'il fallait transporter en canots ou à dos d'homme.

Ce sont ces obstacles insurmontables, qui barrent la route à la navigation et qui se nomment : la chute de Shawinigan, le rapide des Hêtres, la chute de la Grand-Mère et celle des Piles, qui rendaient dispendieuse la coupe du bois. Pour tourner ces difficultés, on avait recours aux canots, qu'on chargeait de marchandises aux Grès, et que l'on conduisait au pied de la chute de Shawinigan.

Là, il fallait décharger la cargaison, la transporter pièce par pièce à dos d'homme, à la tête de la chute, la replacer dans les canots transportés de la même manière, et naviguer jusqu'au rapide des Hêtres, où l'on s'arrêtait pour recommencer le même travail. Même cérémonie à Grand-Mère et aux Piles. Des Piles à la Tuque, la navigation est libre. Il y a bien le Manigonce, la Cuisse et le rapide Croche où la rivière prend l'allure d'un torrent ; mais avec des canotiers expérimentés et vigoureux, ces passes difficiles peuvent être franchies sans danger. Dès lors, on peut imaginer ce que devait coûter, après un pareil voyage et une telle manutention, un baril de farine ou un quart de lard rendu à la Bastonnais ou à la rivière Manouan.

Aussi, cette nécessité de transporter les marchandises à dos d'homme avait-elle créé une spécialité parmi les canotiers des rivières du Nord : c'était celle des "portageux". Pas de place pour les gringalets parmi ces hommes choisis, robustes, habiles à manier la perche et les canots et capables de porter de lourds fardeaux ; il fallait des gars bien musclés et d'une endurance peu commune.

Les canots d'écorce eux-mêmes, appelés "rabaska",

n'étaient pas les joujoux qu'on emploie dans le monde des sports ; c'étaient de grandes embarcations, capables de contenir de quinze à vingt barils de farine avec cinq ou six hommes en plus pour les diriger. Les canots suivaient le bord de la rivière. Les hommes, armés de longues perches ferrées à un bout, poussaient le canot tout en le maintenant à une distance respectueuse de la rive, pour l'empêcher de crever sur les roches son fond mince et fragile. Il fallait connaître le lit de la rivière, les passes dangereuses et tenir compte des eaux basses. Quand l'embarcation s'arrêtait au pied d'un portage, les canotiers déposaient les perches pour prendre le collier.

Peut-être n'avez-vous jamais vu le collier d'un "portageux" ? Imaginez cet attelage bien connu, qu'on appelle bricolle, formé d'une large bande de cuir appliquée sur le poitrail du cheval et qui se termine, de chaque côté, par des traits dont les extrémités se fixent au palonnier d'une voiture ; vous avez là le collier du "portageux", avec cette différence que la bande de cuir s'applique sur le front du porteur, tandis que les traits servent à ficeler le bagage porté sur le dos. Ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle collier, car celui qui revêt ce harnachement fait un véritable métier de bête de somme.

Chargé comme un mulet, tête nue ou à peu près, les muscles du visage tendus dans un effort violent, le pauvre forçat marche ployé presque en deux, écrasé par un fardeau de cent-cinquante à deux cents livres, qui repose sur ses reins et tend à rejeter sa tête en arrière.

Encore, si le trajet se faisait sur un terrain plan, uni, débarrassé de tout obstacle, comme dans les concours de sacs de sable, la marche se ferait avec assez d'aise et l'effort serait moindre de moitié ; mais les chemins de portage sont toujours des sentiers rudes, semés de pierres,

barrés de racines d'arbres, toujours en montant, puisqu'il s'agit d'atteindre la tête du rapide ou de la chute qui interrompt la navigation. Aussi, quand les portages atteignent les proportions de ceux de Shawinigan et de la Tuque, on peut juger de la dépense de force musculaire fournie par ces rudes tâcherons.

Quand on s'attelle pour la première fois à cette bricolle inhumaine et qu'on transporte un poids léger (disons cinquante livres, ce qui ferait rire les gens du métier) de matériel malléable qui s'adapte aux formes du corps et ne blesse pas le dos, on se dit, charmé : "Tiens ! comme c'est commode et bien imaginé ; ce sont les reins qui portent la charge, il n'y a qu'à la tenir en place avec la tension du cou. Avec cela, les mains restées libres peuvent s'agripper aux branches qui s'allongent sur le chemin comme des bras tendus". Et l'on se félicite d'aller avec tant d'aise, jusqu'au moment où une pierre qui roule sous les pieds déränge la régularité de la marche, et, par contre-coup, déplace le fardeau qui tire la tête en arrière, de deux ou trois pouces, et la fixe dans cette nouvelle position. Précieux avantage perdu et qui ne peut être reconquis !

Le fardeau s'alourdit avec la montée qui devient plus raide, la sueur perle sur le visage et la respiration s'accélère. Une racine traîtresse, tendue dans le chemin comme une embuscade, accroche le pied du marcheur qui relève la tête et le corps pour s'empêcher de tomber : dans ce mouvement sauveur, la charge est descendue plus bas entraînant la tête avec elle. Pour soulager les muscles du cou, soumis à une rude tension, les mains saisissent les traits du collier cherchant, mais sans succès, à reprendre la première position. Maintenant, gare aux distractions, car la tête est rendue à son dernier cran !

Le malheureux s'avance péniblement en se hâtant pour n'être pas distancé par ceux qui le précèdent. Ici, une souche barre la route, là il faut gravir des échelons trop hauts, plus loin, il se butte aux arbres qui bordent le sentier, les faux pas succèdent aux faux pas, lorsqu'une branche tendue reprend sa liberté et fouette violemment le nez du "portageux". C'en est assez. Le malheureux, oubliant son fardeau, lâche le collier pour se protéger le visage. A ce moment l'homme est à peindre : la tête renversée en arrière, les yeux fous et regardant trop haut, la bouche ouverte, il crierait volontiers au secours, s'il ne craignait d'être ridicule ; et sur toute la face une expression de détresse comique qui donne le fou rire aux témoins du spectacle. C'est le dernier acte. Navré, il s'assied sur la charge qu'il a laissé tomber, s'éponge le front en maugréant contre le collier et ceux qui l'ont inventé. Et le lendemain quel torticolis !

Il faut croire qu'on s'accoutume à tout, puisque autrefois, quand on n'avait pas d'autre moyen de transport, il y avait des hommes qui faisaient ce métier. La fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, pour ravitailler ses magasins du Nord-Ouest, employait... et emploie encore de nombreuses équipes de ces canotiers "portageux" qu'elle recrutait surtout parmi les sauvages. Un homme ne pouvait prendre place dans ses canots s'il n'était capable de porter deux pièces, c'est-à-dire, deux cents livres. Les bourgeois du St-Maurice se montraient plus humains : leurs hommes prenaient la charge qu'ils pouvaient porter, mais pas moins de cent livres.

Pour se protéger le dos, les "portageux" prenaient d'abord une poche de grain ou de farine qui servait de coussin, puis une autre pièce, caisse ou demi-quart qui complétait la charge ; ainsi harnachés, les hommes

s'engageaient dans le portage à la suite les uns des autres.

On devine bien que ces rencontres donnaient lieu à des joutes intéressantes et que ces hommes robustes éprouvaient leur force dans des tournois d'où la gloriole n'était pas absente. Quand les canots arrivaient au pied d'un portage et qu'un homme se chargeait de deux ou trois pièces, suivant la difficulté du chemin, les autres de même taille et de même force se croyaient obligés d'en faire autant ; de là des luttes de force et d'endurance, d'où les plus forts sortaient auréolés du titre de champion et assurés d'un meilleur salaire ; car la force physique comptait pour beaucoup dans ce temps-là, et quand un homme allait demander de l'emploi à un contremaître, celui-ci commençait par le mesurer de l'oeil avant de dire oui.

Tout de même, il arrivait que certains types, sans être des colosses, tenaient tête à des hommes plus fortement charpentés, comme Louis Descôteaux, par exemple, qui ne rencontra son égal qu'une seule fois dans toute sa carrière, et dont les exploits comme "portageux" sont restés légendaires dans toute la région du St-Maurice.

Né sur les bords du St-Maurice P'tit Louis Descôteaux, comme on l'appelait familièrement, passa toute sa vie à courir les bois et les rivières. Large d'épaules et bien musclé, il avait développé ses poumons dans le plein air des montagnes et ses jambes d'acier dans les portages des Chenaux. De stature un peu au-dessus de la moyenne, il paraissait moins grand qu'il n'était, à cause de l'habitude de marcher penché en avant, ce qui enlevait quelque chose à l'avantage de sa taille.

Les hommes qui ont voyagé dans son canot et travaillé avec lui rapportent qu'au temps de sa vigueur — période qui fut assez longue — P'tit Louis Descôteaux ne

prenait jamais moins de trois pièces pour sa charge, quelle que fût la difficulté du portage ou la longueur du chemin. Et n'oublions pas qu'une pièce c'était cent livres !

Un jour, je ne sais plus en quelle année, trois grands canots, dont l'un commandé par P'tit Louis Descôteaux, chargés de trente-six pièces chacun — (3,600 livres) — et de l'équipage ordinaire, étaient partis des Grès pour se rendre à la Tuque.

La flotille arriva le soir au portage de Shawinigan, trop tard pour travailler. Les canotiers firent la marmite, soupèrent, fumèrent deux ou trois pipes, puis la prière faite, s'enroulèrent dans leurs couvertures pour dormir. La nuit était calme et la lune si brillante qu'on y voyait comme en plein jour.

Son premier somme fini, P'tit Louis ouvrit les yeux. En voyant les dormeurs qui ronflaient près de lui, les canots amarrés et leurs charges bien rangées sur la grève, l'idée lui vint de jouer un bon tour aux équipes des deux autres canots : "comme ce serait drôle, pensa-t-il en lui-même, si nous étions partis, demain matin, quand ils s'éveilleront". Il fut séduit par cette idée, et se levant sans bruit, il déroula son collier et se mit en frais de porter la charge du canot.

Ses trois pièces sur le dos, P'tit Louis s'engagea dans le sentier âpre et raide qui conduit au haut de la chute, haute elle-même d'environ cent quarante-cinq pieds. Il redescendit bientôt pour remonter de nouveau, toujours avec ses trois pièces, et les voyages succédaient aux voyages. Le formidable grondement de la chute favorisait singulièrement son travail en étouffant le bruit de sa manoeuvre, et la fraîcheur de la nuit aidant, il sentait la fatigue moins que jamais. Le spectateur super-

stitieux, qui, à cette heure de la nuit, aurait pu voir pérégriner ce "portageux" fantôme dans ce grandiose décor de montagnes, rendu plus impressionnant encore par la lumière mystérieuse de la lune, aurait cru à la présence de quelque loup-garou accomplissant sa pénitence avant d'être délivré.

Mais P'tit Louis Descôteaux ne croyait pas aux loups-garous. Il avait déjà fait dix voyages consécutifs de trois pièces — c'est-à-dire qu'il avait transporté trois mille livres — et il aurait certainement enlevé le reste de la cargaison de la même manière, si un de ses hommes ne se fût éveillé à ce moment.

Alors Descôteaux réveilla ses autres équipiers et les mit au courant de son projet, qu'ils agréèrent avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il ne restait plus rien à faire. En un clin d'oeil ils furent sur pied, et bientôt les six dernières pièces et le canot lui-même atteignaient le haut de la côte.

À l'aube, quand les autres canotiers ouvrirent les yeux, ils constatèrent avec stupeur que P'tit Louis Descôteaux était parti avec son équipe et qu'il arriverait à la Tuque avec une journée d'avance sur eux. Pendant ce temps-là, Descôteaux, tout fier du bon tour qu'il venait de jouer, filait à bonne allure vers le rapide des Hêtres, où quelques années plus tard, il devait rencontrer un autre portageux célèbre, Thomas Lahache, dans un duel mémorable.

À partir des Piles, le St-Maurice suit un cours singulièrement tourmenté. Avant que l'industrie hydro-électrique eût harnaché les chutes de Grand'Mère, de Shawinigan et des Grès, et dompté ses flots impétueux par d'immenses barrages, il était intéressant à voir.

C'était d'abord la chute des Piles. Aujourd'hui que

le barrage de Grand'Mère neutralise le courant jusqu'au pied du Manigonce, on ne dirait pas qu'il y avait une chute à cet endroit. Elle n'était pas très considérable, dix ou douze pieds peut-être, mais les quelques malheureux qui se trouvèrent dans l'obligation de la sauter, n'en revinrent jamais, à l'exception d'un seul, Elie Perreault, des Trois-Rivières, mort aujourd'hui. (1)

A sept ou huit milles plus bas, le rocher fameux, qui dessinait une tête de vieille avec son nez arqué, sa bouche rentrante et son menton en galoche, surplombait la chute de la Grand'Mère, haute d'une trentaine de pieds. Figée dans son attitude séculaire, la vieille Grand'Mère tenait tête au courant rapide et mouillait sa chevelure de sapins dans le brouillard de la chute qui la nimбай des couleurs de l'arc-en-ciel.

Un peu plus loin, dans sa course vertigineuse, le St-Maurice blanchissait sa robe sur les rochers du rapide des Hêtres et prenait un nouvel élan pour bondir avec plus de furie, d'une hauteur de cent quarante-cinq pieds, dans le gouffre de Shawinigan, la merveille de nos rivières du Nord.

Puis, il s'apaisait peu à peu. Un reste de colère dans le saut de dix pieds de la chute des Grès ; quelques frissons encore à la Gabelle et au rapide des Forges, et, ne rencontrant plus de résistance, il s'endormait mollement sur un lit moins rugueux, reflétant dans ses eaux moirées les grands arbres qui ornent ses rives. Comme un voyageur qui a du temps et ralentit sa marche en

---

(1) Olivier Frigon, de St-Maurice, est revenu, lui aussi, de cette terrible expérience, grâce à une planche qu'il tenait à la main au moment de l'accident. Un troisième rescapé, M. Auguste Bourassa, de Ste-Flore, a vu la mort de bien près au même endroit ; il est le seul survivant des trois et peut encore raconter les émotions qu'il a éprouvées lors de ce saut périlleux.

arrivant au terme de sa course, de même le St-Maurice ne hâte plus son cours maintenant ; il s'attarde plutôt en méandres gracieux. Près des Trois-Rivières, il agrandit son lit pour couler plus lentement, étale sa grâce nonchalante et se joue entre les îles couronnées de verdure, avant de marier ses flots bruns aux eaux glauques du St-Laurent.

Se marier, soit ; mais disparaître non pas ! Le St-Maurice est trop impétueux, trop volontaire, trop personnel pour aller se noyer bêtement dans le grand fleuve banal qui absorbe le menu peuple des rivières sans caractère. Il partagera le même lit et les mêmes destinées que son conjoint ; apportera l'appoint considérable du volume de ses eaux ; mais il conservera la couleur sévère de sa toilette et son identité propre, comme un peuple fier qui ne veut pas se laisser assimiler par un voisin puissant.

Et le pacte est respecté. Sur des lieues et des lieues de distance, le St-Maurice descend vers la mer comme une rivière distincte dans une autre rivière, se tenant au Nord qui lui a donné naissance et qui l'a nourri, refusant de mêler ses eaux ferrugineuses aux eaux cuivrées du St-Laurent.

Mais nous voilà bien loin du rapide des Hêtres, où nous attendent Thomas Lahache et P'tit Louis Descôteaux.

A partir des Grès, le rapide des Hêtres est le deuxième portage où s'affrontaient canotiers et "portageux". Long d'une vingtaine d'arpents, il n'offrait pas d'autres difficultés que la longueur d'un chemin plan et sans trop d'aspérités. Une grosse souche, qui se dressait au milieu du portage, marquait l'arrêt que faisaient les "portageux" pour reprendre haleine. En s'acculant à la souche, collier au front, ils y laissaient reposer leur fardeau quelques

minutes et s'essoufflaient avant de fournir la dernière étape. C'est à cet endroit que Thomas Lahache provoqua Descôteaux et reçut une leçon qui porta des fruits.

Thomas Lahache était "portageux" de métier. Né à St-François-du-Lac, disent les uns, à Caughnawaga, disent les autres, il avait fait son rude apprentissage dans les canots de la Cie de la Baie d'Hudson et couru tous les tributaires du St-Maurice, où l'Honorable Compagnie possédait des postes de traite.

La Providence, songeant aux besoins du futur métier de Thomas Lahache, l'avait richement doté pour l'exercer sans trop de peine. Six pieds et quelques pouces de taille, poitrine large et développée, épaules faites pour porter, musculature puissante et jambes de fer, rien ne lui manquait pour être un concurrent redoutable dans les tournois de force. Aux temps d'autrefois, il aurait été chef de sa tribu.

A l'époque dont on parle, Lahache et Descôteaux, travaillant pour les mêmes "boss" (bourgeois), étaient arrivés avec plusieurs autres canots au rapide des Hêtres et s'étaient mis en devoir de transporter les marchandises à l'extrémité du portage.

P'tit Louis Descôteaux, suivant son habitude, avait pris ses trois pièces, monté allègrement la côte et s'en allait à l'aise vers l'autre bout du portage, qui comptait trois quarts de mille. A son tour, Thomas Lahache ficela ses trois pièces, s'assujettit le collier au front, et, d'un vigoureux coup de rein, enleva le fardeau, comme un homme ordinaire eut fait d'un poids de cent livres. Les autres "portageux" suivaient à tour de rôle, portant suivant leur capacité 150 ou 200 livres. Le travail s'accomplissait avec entrain ; les voyages se succédaient sans incident et les canots s'allégeaient graduellement,

lorsqu'en arrivant près de la souche, P'tit Louis Descôteaux rencontra Thomas Lahache courbé presque en deux et portant une charge énorme. La surprise l'arrêta net. Quand Lahache fit halte et s'appuya sur la souche pour se reposer, P'tit Louis compta quatre pièces et crut surprendre un sourire gouailleur sur le visage énigmatique du sauvage. Il pâlit de colère ; car c'était la première fois qu'il recevait pareil affront. En retournant aux canots, les yeux des "portageux" qu'il rencontrait semblaient lui poser cette question muette : "Peux-tu en faire autant ?"

Les dents serrées, il descendit la côte où se trouvaient les deux hommes qui déchargeaient les canots, et plaçaient les marchandises sur la grève. Ceux-ci préparèrent sa charge : poche de grain, baril de farine, demi-quart de lard, de manière à former quatre pièces ; car ils se doutaient que Descôteaux voudrait relever le défi.

"Encore une pièce, dit Descôteaux.

— Encore une pièce ! Cinq cents livres ! dirent les hommes ahuris.

— Mettez encore une pièce ; et si Lahache en prend cinq, j'en prendrai six, dit-il d'un ton décidé."

Les canotiers ajoutèrent un autre cent livres à la charge de chameau déjà préparée, attachèrent le tout solidement et se tinrent prêts à intervenir en cas d'accident.

Descôteaux s'accula à la charge, fixa soigneusement le collier à son front, s'assura qu'aucune aspérité ne le blesserait au dos, puis comme un boeuf qui courbe l'échine pour tirer sa charrue, solidement arcbouté sur ses jambes, il baissa la tête, bandant les muscles du cou à les faire saillir sous la peau ; et lentement dans un effort gradué, il souleva la charge et commença de gravir la côte.

Terrifiés par cet effort prodigieux, les hommes avaient cessé leur travail et montaient la côte pour le voir s'éloigner.

La côte montée, Descôteaux entreprit cette corvée de vingt arpents avec droit de repos à mi-chemin. Il marchait lentement, sans broncher, plus courbé que jamais, semblable à Atlas portant la terre. Les "portageux" qui le rencontraient se rangeaient pour laisser le chemin libre et n'en pouvaient croire leurs yeux.

Thomas Lahache qui retournait aux canots, après avoir accompli son exploit, vit venir à sa rencontre un monticule, composé de baril de farine, de demi-quart de lard, de poches de grain, qui oscillait de gauche à droite avec les pas du "portageux", dont il n'apercevait que les jambes.

Il s'arrêta pour mieux voir. Il n'y avait qu'un homme pour porter une telle charge : c'était Descôteaux qui venait de relever son défi. Lahache, qui regrettait sa fanfaronnade de tout à l'heure, le regardait venir et comptait les pièces à mesure qu'il approchait. Il y en avait cinq bien comptées.

En arrivant au milieu du portage, Descôteaux rallia la souche, fit basculer un peu son fardeau et, sans lâcher le collier, se reposa quelques minutes, entouré par les autres "portageux" dont le va-et-vient avait cessé.

La dernière étape était de dix arpents. P'tit Louis se remit en marche du même pas sûr et lent, sans bûter, sans fléchir sous le fardeau ; à un coude du chemin, il disparut aux yeux des spectateurs émerveillés de tant d'endurance. En revenant aux canots vingt-cinq minutes plus tard, il pouvait voir passer Thomas Lahache avec ses trois pièces réglementaires ; avec tacite que Descôteaux était le meilleur homme.

Pourtant, d'après le témoignage de ceux qui les con-  
nurent, Lahache était le plus fort des deux et pouvait  
soulever un fardeau plus lourd. A cela rien d'étonnant,  
étant donnée sa stature colossale ; mais il n'avait pas  
l'endurance de Descôteaux, qui a fait de celui-ci un "por-  
tageux" légendaire dans le St-Maurice.

Un curieux type que ce Descôteaux ! Bon caractère,  
maitre de lui, parlant peu et presque à voix basse, com-  
mandant ses hommes avec douceur, et ne parlant jamais  
de ses exploits. Il était aimé de tous. Avec cela dur pour  
lui-même, mais tendre envers les autres, ajoutant volon-  
tiers à sa charge la moitié de celle d'un camarade exténué  
de fatigue.

Mais quand il avait pris de la boisson, — il avait cette  
faiblesse — il devenait incontrôlable, et il n'y avait guère  
que Charles Labrèche et Jos. Dussault, deux amis de  
canot, qui parvenaient à le calmer. Rendu méchant  
par l'alcool, qui triplait sa force, il manoeuvrait les hom-  
mes, dans ces moments-là, avec autant de dextérité que  
les barils de farine ou les quarts de lard, et alors gare à  
la casse !

Un jour, aux Piles, après des libations trop généreuses,  
il entreprit de faire maison nette à la pension où il se trou-  
vait et il n'y réussit que trop bien. Les gens sortirent  
d'abord les premiers, suivis des meubles et de tout ce qui  
lui tombait sous la main ; il ne restait plus qu'un gros  
poêle rouge et plein de feu. Trouvant qu'il était de trop,  
Descôteaux l'empoigna comme il aurait fait d'un quart  
de lard et l'envoya rejoindre le reste du ménage. Il vou-  
lut aussi rejoindre les hommes qui étaient sortis ; mais  
comme ceux-ci ne tenaient pas à sa compagnie dans le  
moment, ils grimpèrent sur des hangars et armés de per-

ches, ils le repoussaient chaque fois qu'il tentait de les atteindre.

Heureusement que ces excès étaient rares ; d'ailleurs, il était le premier à les regretter et cherchait à faire oublier, dans la suite, les horions qu'il avait distribués avec tant de libéralité.

"C'était un portageux dépareillé et surtout un bon coeur d'homme", disent ceux qui l'ont connu.

### III

## L'installation du camp

---

LE TRANSPORT PAR CHALANDS. — CHEVAUX HALEURS. — NAVIGATION A VAPEUR. — CONSTRUCTION DU CAMP. — LE "FOREPICK". — AMEUBLEMENT SOMMAIRE. — LA CAMBUSE. — LE SITE D'UN CHANTIER. — QUELQUES TYPES DE "FOREMEN": PELINGUE MARCHETERRE, THOMAS ROBERTS, WILLIAM LEBLOND.

---

Nous avons dit au commencement de cette étude que la montée dans les chantiers avait lieu à deux époques différentes : fin de septembre et surtout aux glaces de décembre. Revenons à la première équipe qui aurait dû nous occuper d'abord, et voyons comment le trajet s'exécutait.

La montée en chaland, l'automne, était non seulement moins pénible pour les hommes, mais même elle ne manquait pas de charme. La saison était encore relativement belle, le soleil chaud sur le haut du jour, l'eau moins froide, détail appréciable pour les bateliers, qui devaient se mettre à l'eau parfois pour manoeuvrer l'embarcation. Au lieu de la blanche uniformité de la neige tranchant sur le vert sombre des forêts de pins, c'était cette riche mosaïque de couleurs : rouge vif, vert tendre, jaune doré, que la magie des gelées d'octobre jetait sur le feuillage des montagnes, véritable enchantement pour les yeux, jours glorieux que l'on voudrait faire durer toute une saison, mais fugaces comme ces tons de lumière changeante, dont le soleil frange les nuages, au soir d'un jour de pluie.

Ces hommes frustes n'étaient pas insensibles aux derniers sourires de la belle saison, et le brin de poésie qui flottait dans leur âme se manifestait par la gaieté des propos et la musique des chansons.

C'est encore des Piles qu'avait lieu le départ de ces expéditions dont le terminus était la Tuque, point extrême de la navigation. Mais ce n'est pas chose facile de naviguer sur le St-Maurice, où les roches à fleur d'eau et les battures invisibles se dissimulent un peu partout. Pour remédier à ces inconvénients, on employait des chalands, embarcations à fond plat, relevées aux deux extrémités, longues de quarante à cinquante pieds, larges de douze à quinze, et capables de porter des cargaisons considérables, avec un tirant d'eau de quelques pouces seulement. La partie d'arrière est couverte et peut loger les bateliers les soirs de pluie ; un petit poêle en tôle donne sa chaleur et sert à la préparation des repas.

Sur le toit de cette cabine improvisée, un énorme tolet soutient une rame de vingt-cinq à trente-pieds de long, qu'un homme manoeuvre en guise de gouvernail, en s'y appuyant de toute sa pesanteur.

Et maintenant, tandis qu'on embarque les derniers ballots de marchandises et qu'on s'apprête à démarrer, on amène le pouvoir moteur ; car il ne peut être question de manoeuvrer le chaland avec des rames ou des perches.

Deux forts chevaux, attelés en flèche, attendent sur la grève qu'on fixe à leur attelage le cable qui servira à remorquer le bateau. Au signal donné, les chevaux s'ébranlent, plutôt lentement, tendent le cable et déplacent le lourd bateau, tandis que les bateliers, placés à l'avant, s'efforcent avec leurs perches de rejeter au large l'embarcation, que la traction des chevaux tend à ramener à la rive. Les pauvres bêtes, tantôt sur la grève, tantôt à l'eau jusqu'au ventre, enfonçant dans le sable ou butant sur les roches, avancent à petits pas et s'acquittent de cette corvée avec une résignation mélancolique.

Parfois, il faut les fouailler, quand le courant devient trop dur ou qu'il s'agit de franchir un rapide. Plus loin, c'est un obstacle infranchissable qu'il faut tourner. Le chaland est alors jeté à la grève. Les pauvres chevaux ont un instant de répit ; tout ruisselants d'eau, ils sont embarqués sur le chaland dont ils deviennent les passagers. Les bateliers poussent au large et en manœuvrant leur perche traversent la rivière, dérivent plus ou moins suivant la force du courant et finissent par aborder à une rive plus accessible. Les chevaux hâleurs vont reprendre leur poste de misère et la montée continuera, lente et monotone, jusqu'à ce qu'un nouvel obstacle nécessite une nouvelle traversée. Le même manège se répètera plusieurs fois dans le cours du voyage.

Ce mode de transport, tout rudimentaire qu'il paraisse, réalisait pourtant un progrès considérable sur l'ancien, en ce qu'il permettait de transporter des charges plus lourdes et ménageait les hommes, remplacés par des chevaux.

Pour trouver le premier bateau à vapeur en usage sur le St-Maurice, il faut remonter jusque vers 1853, ou 54. Norcross & Phillips, qui faisaient des chantiers à cette époque, avaient imaginé un bateau qui leur rendit de précieux services : c'était un chaland, comme ceux dont on se sert aujourd'hui, avec une grande roue placée à l'arrière, actionnée par une forte machine à vapeur. Le bateau navigua pendant une ou deux saisons et partagea la fortune de ses bourgeois tombés en déconfiture. Il y a quelques années seulement, on voyait encore à la Tuque, le dernier vestige de ce bateau, dont la timonerie avait été transformée en laiterie par un colon de l'endroit.

Le Gouvernement, intéressé dans le flottage du bois, par le maintien d'estacades dont il était chargé, fit cons-

truire, lui aussi, un bateau destiné à voyager des Piles à la Tuque. Cette tentative demeura infructueuse, car le vaisseau ne put naviguer. Plus tard, MM. Thomas Roberts et Isaïe Dufresne, tous deux des Trois-Rivières, tentèrent un nouvel essai. Ils construisirent un chaland, muni de roues à aubes, qu'ils lancèrent sur la rivière ; ils devaient recevoir un octroi du Gouvernement si le bateau se rendait à la Tuque. Il s'y rendit... mais en huit jours et ce fut son dernier voyage.

Ce n'est qu'en 1889 que fut démontrée la possibilité d'une navigation à vapeur régulière sur le St-Maurice. M. l'abbé Adélarde Milot, alors jeune prêtre, venait d'être nommé missionnaire avec résidence à la Grand'Anse.

Il acheta à bon compte, des MM. Beauchemin de Sorel, un yacht à hélice, de quarante-cinq pieds, qu'il fit transporter en chemin de fer des Trois-Rivières aux Piles. Le bateau se nommait le St-Louis, en souvenir du premier nom de Mgr Laflèche.

Ce fut un événement sur le St-Maurice, quand les rares colons de la Mattawin et de la Grand'Anse entendirent pour la première fois les coups de sifflet du bateau et le virent déboucher des pointes, remorquant vaillamment les chalands chargés de marchandises. Ce jour-là, les colons se sentirent moins isolés ; ils n'étaient plus séparés du monde puisque le progrès venait les relancer jusque dans leur solitude.

Cependant, le bateau devait compter avec le niveau de l'eau qui variait suivant les sécheresses ou les pluies : le chenal se déplaçait avec les courants et les remous qui agissaient sur les fonds de sable ; aussi, certains voyages furent-ils mouvementés. L'abbé Milot, tour à tour capitaine, ingénieur et pilote, devait payer de sa personne et souvent se mettre à l'eau, pour dégager le bateau d'une

batture où il s'était enlisé. Tout de même, malgré les difficultés des premières années, cette initiative porta des fruits, et le Gouvernement finit par s'intéresser à cette navigation. Il fit entretenir le chenal par un dragueur, placer des amers des deux côtés de la rivière pour indiquer les traverses, et sous cette vive impulsion, le trafic du St-Maurice prit une telle importance, qu'au temps de la construction du Transcontinental, six ou sept bateaux, propriétés de MM. Ernest, Albert et Joseph Côté, W. Ritchie, Maxime Cloutier, Avila Lang et Octave Neault, faisaient constamment la navette entre les Piles et la Tuque.

La mise en opération du Transcontinental a amené la ruine de cette industrie, chose qui s'explique facilement par l'avantage que retirent du chemin de fer les compagnies, qui s'approvisionnent à Montréal ou à Québec. Un wagon de marchandises, pris à l'une ou à l'autre de ces deux villes, coûte moins cher rendu à la Tuque par le Transcontinental, qu'en passant par les Piles ; il y arrive plus tôt et la marchandise est en bien meilleure condition. De même pour le transport des voyageurs. Aujourd'hui, les gens qui montent aux chantiers font, en quelques heures et avec confort, un trajet qui demandait autrefois cinq ou six jours de marche éreintante, tandis que maintenant, ils descendent du train à quelques milles seulement de leur campement ; et le retour au printemps s'effectue dans les mêmes conditions faciles.

Quand les équipes d'automne, après les péripéties de la montée en chaland, étaient rendues à l'endroit désigné pour le chantier de l'hiver, le premier soin du "foreman" (contremaître) était de voir à la construction du camp qui devait l'abriter, lui, ses hommes et les chevaux. On

dressait une tente, en attendant d'être logé confortablement, et les travaux commençaient.

Pour une équipe d'une trentaine d'hommes, dont se composait un chantier ordinaire, il fallait un camp d'environ 30 x 40 pieds. On choisissait d'abord un endroit plan et uni. Le bois nécessaire à la construction était pris sur place et le camp s'élevait sur le terrain défriché. Pas de fondations ni de poteaux plantés pour recevoir cette habitation rustique ; les arbres abattus étaient coupés de longueur, posés à plat sur la terre nivelée à cette fin, légèrement équarris de chaque côté pour faire un meilleur joint, et, en se superposant, s'emboîtaient les uns dans les autres à leurs extrémités, à la manière d'une queue d'aronde. A la hauteur de neuf ou dix pieds, le corps du logis était terminé. Il ne s'agissait plus que de le fermer par un plafond.

On disposait sur le travers de la maison des pièces de bois dégrossi de quatre à cinq pouces de diamètre ; on calfeutrait les fentes avec de la mousse ; on couvrait ce plafond avec de la fougère et des branches de sapin, et pour le rendre inaccessible au froid, on répandait sur le tout une couche de terre ou de sable de deux ou trois pouces d'épaisseur. Il n'y avait plus alors qu'à poser le comble pour être à l'abri des intempéries.

Le toit se composait de pièce de bois, creusées en forme d'auges, appuyées sur le faitage, et dont la pente facilitait l'écoulement des eaux ; sur deux auges, placés l'un près de l'autre, on en renversait un troisième qui couvrait complètement le joint. Grâce à ce mode ingénieux, le toit devenait tout à fait imperméable.

Puis on s'occupait d'éclairer l'habitation. Deux ou trois fenêtres, percées dans le pan exposé au soleil, répandaient un jour suffisant dans l'unique pièce du logis ;

une porte plutôt basse donnait accès à l'intérieur.

Ensuite on s'attaquait au plancher. Pas de planche ni de madriers embouvetés, mais du bois rond équarri à la diable ; quelques coups d'herminette enlevaient les bosses trop saillantes et donnaient le dernier poli. Seulement, il ne fallait pas marcher nu-pieds sur ce plancher !

Il faudrait tout de même une chambre où le contre-maître puisse se retirer et dormir seul. Il est le chef de l'équipe, il a droit à des égards et à plus de confort que les simples employés ; d'ailleurs, il n'est pas bon qu'il vive dans la continuelle promiscuité de ses hommes ; son prestige en souffrirait.

On élève donc à l'autre extrémité du camp une cloison qui l'isolera de la pièce commune : ce sera le "forepick", la pièce d'honneur, le siège du représentant de l'autorité. Quand viendra le "cüller" (mesureur de bois), le contremaître l'invitera à partager sa chambre, afin qu'il puisse tirer ses comptes et faire ses écritures, sans être dérangé par les conversations bruyantes. Un autre aussi profitera de l'hospitalité du "forepick" : c'est le missionnaire qui, une fois par hiver, fait la visite des chantiers et accomplit dans ces solitudes, son oeuvre de miséricorde et de paix.

Déjà les hommes ont hâte de prendre possession de leur logis et mettent la dernière main à l'ameublement.

Du côté opposé aux fenêtres, ils élèvent des lits, si on peut donner ce nom aux cadres de bois dans lesquels ils dormiront. Des poteaux solides se dressent de place en place pour recevoir les rondins qui remplaceront les sommiers absents, et afin de ménager l'espace, on superpose les lits comme dans les cabines des bateaux. Puis, on dépose dans ces cadres de bois quelques brassées de bran-

ches de sapin, qui serviront de matelas et embaumeront le logis de leur odeur résineuse et désinfectante. Les plus paresseux dormiront tout l'hiver sur la même couche ; mais les délicats, les raffinés auront soin de renouveler leur matelas de sapin toutes les deux ou trois semaines.

Du côté des fenêtres, sur des tréteaux grossiers, court une longue table que bordent de chaque côté des bancs sans dossier. Ajoutons encore quelques perches, accrochées au plafond, sur lesquelles sècheront les torchons du cuisinier et les chaussettes des travailleurs, et la maison sera finie.

Encore un dernier coup de pince, s'il vous plaît, pour fermer les joints trop larges par lesquels on voit le jour et empêcher toute déperdition de chaleur. Heureusement, on est en automne et la mousse abonde dans les bois : on en fera une excellente étoupe avec laquelle on pourra calfeutrer toutes les fentes béantes ; en hiver, il faudrait employer du foin, matériel bien inférieur à la mousse.

Tandis que nous y sommes, "renchaussons" le bas de la maison avec de la terre relevée en talus, afin de fermer toutes les issues et la rendre plus chaude ; même avec toutes ces précautions, la neige parviendra, les jours de mauvais temps, à s'infiltrer par les fentes et les gens se plaindront du froid.

Et maintenant, faisons du feu, car les nuits d'octobre sont déjà froides. Mais comment, il n'y a pas encore de poêle ? Faire du feu ? Où ?

Ciel ! nous allons oublier la cambuse. La cambuse, théâtre où se déploieront toutes les ressources de la science du "cook" (cuisinier) et de son assistant le "show-

boy" (marmiton) ! La cambuse, l'âme de tout chantier habité ; l'âtre sacré autour duquel se réuniront tous les génies de la forêt ; la cambuse dont les lueurs mystérieuses inspireront les histoires de loups-garous, de "chasse-galerie", de revenants, quand les hiboux et les chats-huants, perchés sur les arbres voisins, ululeront d'une manière sinistre les soirs de tempête ! Vite, à la cambuse et comblons cette lacune considérable !

La cambuse occupera l'autre extrémité du camp et fera saillie à l'extérieur. On dispose de larges pierres pour établir le foyer, dominé par une tôle en entonnoir, qui finit en tuyau au-dessus du toit. Fixée au foyer ou au mur de la cambuse, une crémaillère mobile permettra la manoeuvre des chaudières et des grands chaudrons, suspendus au-dessus du feu fleurant bon l'érable ou le merisier.

Enfin le "campe" — comme disent nos gens qui campent ce mot à leur manière — ne laisse plus rien à désirer ; il a tout le confort que peuvent souhaiter des hommes de goût modeste. Sans doute les efféminés et les muscadins trouveraient le mobilier sommaire et regretteraient l'absence des "rocking chairs" et des "Chesterfields" ; tel quel il suffit cependant à ces rudes travailleurs, qui passeront la journée dehors et ne rentreront que pour le repas du soir et le repos de la nuit.

En six jours, le travail de six ou sept hommes a édifié le "campe" ; en moins de temps encore, ils bâtiront l'écurie, et bientôt le véritable travail des chantiers pourra commencer.

Un grand élément de succès pour les bourgeois, qui faisaient chantier dans le St-Maurice, était de pouvoir compter sur des contremaîtres compétents, habiles et consciencieux ; hommes rompus aux travaux de la coupe

du bois, connaissant bien les limites de leurs bourgeois et sachant tirer profit du territoire, où devaient s'exercer leurs opérations durant l'hiver.

En effet, tous les endroits ne sont pas propres à l'établissement d'un chantier, et cela pour des raisons différentes. Souvent, il peut arriver qu'un territoire de quelques milles carrés, suffisamment boisé en pins et en épinettes, ne sollicite pas l'attention de l'"explorateur" (éclairateur) chargé de fixer le lieu où s'établira le camp, comme autrefois, par exemple, lorsque les compagnies recherchaient surtout le pin jaune.

On s'arrêtait de préférence à un endroit bien boisé en pins seulement. Le travail s'accomplissait alors dans un rayon de peu d'étendue ; les charrois étant plus courts, on travaillait à proximité du camp, on supprimait les allées et venues, et de toute manière on gagnait du temps ; autrement, il fallait courir ici et là, prendre le pin seulement en laissant de côté l'épinette ; d'où nécessité de multiplier les chemins et de doubler les distances pour transporter les charges de billots.

Parfois, une montagne offrait aux "bûcheux" la belle moisson d'arbres qui couronnaient son sommet, véritable donjon perché sur un rocher inaccessible. Les pins étaient drus et de belle taille ; seulement, il fallait les atteindre, et plus d'une fois, devant les flancs escarpés qui défendaient leur trésor, l'"explorateur" devait se dire, comme le renard de Lafontaine : "Ils sont trop verts et bons pour des goujats".

Aussi, les bourgeois connaissaient bien les hommes, qui pouvaient leur rendre le plus de services dans cet ordre de choses, et ils se les attachaient d'une manière permanente : c'étaient les contremaîtres, les "foremen",

comme disaient les gens qui aimaient émailler leur vocabulaire de mots anglais.

Presque toujours, ces employés avaient passé de longues années dans les chantiers du St-Maurice. Ils avaient battu toute l'étendue des limites de leurs bourgeois, remonté toutes les rivières, fréquenté tous les "creeks" (ruisseaux), parcouru tous les lacs. C'étaient de véritables coureurs de bois, habiles à trouver leur route à travers la forêt, à découvrir un chemin de portage dissimulé sous la verdure des repoussis, ne perdant jamais le nord et pouvant s'orienter, même la nuit, au milieu de ces solitudes. Telle était leur connaissance du pays qu'ils auraient pu en faire la carte détaillée.

On comprend qu'après un pareil apprentissage, ces hommes-là étaient qualifiés pour le travail qu'on leur confiait. Aussi, tenaient-ils à honneur de justifier la confiance qu'on leur témoignait, et, à moins de circonstances indépendantes de leur volonté — dont la principale était le défaut ou l'excès de neige — le nombre de billots, coupés au printemps, était toujours supérieur au chiffre prévu l'automne précédent.

Un bon "foreman" devait connaître le bois, juger d'un coup-d'oeil de la valeur d'un arbre et du nombre de billots qu'on pouvait en tirer, être au courant de tous les genres de travaux exécutés dans les chantiers. Il devait savoir parler aux hommes avec autorité, sans raideur comme sans mollesse ; avoir de la prestance et payer de mine ; car, à de certains moments, il devait faire bonne justice des cas d'insubordination, et un coup de force, exécuté à propos, lui donnait plus de prestige auprès de ses subordonnés que tous les raisonnements du monde. Aussi, les hommes aimaient-ils à servir sous

un chef qu'ils avaient appris à respecter, et s'inclinaient volontiers devant un ordre juste et motivé.

Parmi les nombreux "foremen" qui ont fait leur carrière dans le St-Maurice, mentionnons entre les plus anciens : Michaud Descôteaux à l'emploi de Georges Gouin et Jimmy Smith à celui de Browster, vers 1870. Une dizaine d'années plus tard, on relève les noms de Livain Richard, de Ste-Angèle-de-Laval ou de St-Grégoire ; Georges Lacroix, du Cap-de-la-Madeleine, et René Hamel des Trois-Rivières ; d'en bas du fleuve, Dominique Galarneau, Gaspard et Johnny Paradis ; encore des Trois-Rivières, Jack Adams, Alexis Descôteaux, Pite Courteau et Eugène Thivierge ; de la Rivière-aux-Rats, Arthur Désilets, Jimmy Dickay et Euchariste Morel. Parmi les derniers disparus : Léandre Lang des Trois-Rivières, décédé depuis quelques années seulement, et qui, à quatre-vingt-quatre ans, avec son masque rasé et sa chevelure à peine grisonnante, avait conservé la démarche élégante et souple d'un jeune homme.

C'était encore Pélingue Marcheterre de la Grand'-Anse, jamais pris au dépourvu, plein de ressources dans les situations périlleuses. On raconte qu'un jour, étant allé à la chasse au lac Wessonneau, il fut victime d'un accident : un coup de hache lui fendit le pied. Comme il perdait beaucoup de sang, il fit lui-même le premier pansement, en appliquant sur la plaie des feuilles de tabac ; puis, avec des mouchoirs, il improvisa un appareil de fortune qui lui permit de retourner chez lui. Ne pouvant se servir de son pied pour marcher, il se traîna dans le chemin du portage, sur les genoux et sur les mains, s'arrêtant de temps à autre, pour se reposer et franchit ainsi la distance de neuf milles.

A tous ces noms ajoutons encore celui de Thomas

Roberts, le doyen des contremaîtres du St-Maurice. Avec sa barbe de patriarche, sa taille haute et imposante malgré ses quatre-vingt-cinq ans bien sonnés, sans autre infirmité qu'un peu de surdité, Thomas Roberts a l'air d'un bourgeois retiré des affaires. Il commença sa carrière à l'âge de dix-sept ans et passa soixante et un hivers consécutifs dans les chantiers du St-Maurice ; c'est dire que dans cette longue société des Canadiens il a appris à parler le français sans accent. En songeant aux salaires payés aujourd'hui, il rappelle en souriant que le premier hiver qu'il fut "foreman", il hiverna à dix-huit piastres par mois. A la retraite depuis sept ou huit ans, il vit aujourd'hui à l'hôpital St-Joseph où il a pris ses quartiers. (1)

Avant de clore cette nomenclature, saluons un type familier à tous les hommes de chantier d'il y a quarante ans : William Leblond, "explorateur" et "plaqueur" de chemins, comme disent les Canadiens. Ces appellations indiquent assez quel était son emploi. Connaissant la forêt comme pas un, il était chargé de reconnaître les endroits qui se prêtaient à l'établissement d'un chantier, et, au moyen d'entailles faites à la hache sur les arbres, de jalonner les chemins qui devaient être ouverts.

Ceux qui ne connaissaient pas son histoire pouvaient se demander par quelle étrange nécessité ce grand garçon, au langage correct, aux manières courtoises et polies, avait échoué dans les chantiers du St-Maurice ; sa façon de s'exprimer révélait une instruction plus qu'ordinaire, et l'on disait même qu'il avait fait des études classiques. Son histoire était celle d'un grand nombre de déclassés : William Leblond aimait la goutte !

---

(1) *Décédé depuis quelques années.*

Quelques expériences malheureuses l'avaient convaincu qu'il lui était malsain d'aller jusqu'aux Trois-Rivières, au printemps, quand les camarades, descendant des chantiers, faisaient des accrocs à leurs résolutions de tempérance. William en avait pris son parti.

Durant son congé qui s'étendait jusqu'au temps de (1) la "drave," il demeurait aux Piles et sirotait son whiskey, que la maîtresse de pension était chargée de lui distribuer à des heures régulières ; il vivait ainsi pendant un mois dans une douce hilarité.

Parfois, la soif devenant plus forte, il insistait pour avoir double ration ; mais alors quelques coups de manche à balai, vigoureusement appliqués, faisaient taire ses exigences et il s'apaisait devant la vigueur et la fermeté de son hôtesse. Après un mois de cette ribote paisible, il remontait le St-Maurice et redevenait l'homme aimable et serviable que tous ont connu.

---

(1) *Flottage des billets.*

## La vie au "campe"

TOILETTE SOMMAIRE. — DEJEUNER AUX "BEANS". — DEPART POUR LE TRAVAIL. — LES "BUCHEUX". — LES "CLAI-REURS". — "ROULES" DE BILLOTS. — L'HEURE DE LA SOUPE. — LES "COOKS". — LES CHARRETIERS. — LE MESURAGE DU BOIS. — RETOUR A LA NUIT TOMBEE. — LA VEILLEE : LES HISTOIRES, LE CHAPELET.

Le règlement de vie dans les chantiers était assez souple; il s'appliquait surtout à l'heure du lever le matin, à la distribution du travail et aux heures des repas.

Dès quatre heures du matin les charretiers étaient debout. Leurs bêtes soignées, ils retournaient au "campe" et pouvaient dormir jusqu'à l'heure du déjeuner. A cinq heures et demie, la porte du "forepick" s'entrouvrait et le "forman" lançait le cri bien connu : "lève, lève."

C'était alors un remue-ménage dans tous les "beds" (lits). Des tuques de laine émergeaient des couvertures, des bras s'élevaient dans un geste de lassitude; on entendait des baillements étouffés. Puis, dans la pénombre de la pièce, éclairée par une seule lampe, les dormeurs s'arrachaient de leurs lits, s'habillaient à la hâte, à cause du froid, et s'agenouillaient un instant pour faire un bout de prière, tandis que les plus paresseux continuaient de ronfler.

Il ne pouvait être question de se débarbouiller tous les matins, ni de faire un brin de toilette comme à la maison; ce détail était renvoyé au dimanche, jour de repos et de loisir. D'ailleurs, allez donc songer à de pareilles extravagances quand il faut charroyer l'eau

à la tonne, et qu'il n'y a que deux bassins à laver dans le "campe" !

Mais déjà les "dishes" — grandes assiettes de fer-blanc qui pourraient s'appeler gamelles — sont sur la table avec les écuelles à thé ; de larges tranches de pain s'empilent à côté de gros morceaux de lard salé. Le "cook" et le "show-boy" s'affairent à la cambuse, en train de remplir de "beans" — fèves au lard — "les dishes" qui garnissent la table. Et maintenant déjeunons, car voilà que sont servies les "beans", les délicieuses "beans", menu de tous les matins !

O vous, qui croyez avoir déjà mangé des "beans" et qui n'avez jamais, peut-être, dégusté autre chose que les "Pork and Beans", les "Boston Beans", les "Baked Beans" et autres fadeurs que nous débitent les fabricants de conserves, venez et oyez comment se prépare cette nourriture forte et délectable !

Pas de fèves quelconques pour les "beans" de chantier, mais la petite fève blanche à écorce lisse, au grain dur et serré. Après avoir subi une première cuisson dans l'eau, les fèves, déjà gonflées mais encore fermes, sont retirées du feu. On garnit alors le fond d'un grand chaudron de fer de larges tranches de lard, dont le maigre a été enlevé, et qu'on recouvre d'un lit de fèves. Les lits de lard et de fèves alterneront jusqu'à ce que le chaudron soit plein ; et surtout, ne mesquinez pas sur le lard, loyez plutôt généreux, car vous pourriez compromettre, faute de condiment, cette pièce de résistance qu'on appelle des "beans" de chantier. Ajoutez alors autant d'eau qu'il en faut pour couvrir le tout, sans y ajouter de sel, ou si peu ! parce que le lard est déjà salé. Et maintenant, une dernière précaution : un ruban de pâte, placé entre le couvercle et les bords du chaudron, viendra fer-

mer hermétiquement ce dernier, de manière que l'étuvée soit parfaite.

C'est le soir, avant le coucher, que le "cook" mettra ses "beans" au feu. Dans le foyer de la "cambuse", il creuse une fosse assez profonde pour recevoir le chaudron qu'il assied solidement sur un lit de cendres rouges ; puis, avec une pelle, il l'entoure et le couvre complètement des mêmes cendres sur lesquelles il replace les braises rouges. Quand le chaudron aura passé la nuit dans cet enfer, les "beans" seront cuites à point et prêtes à être servies.

Le matin, quand le chaudron est tiré du foyer et épousseté avec un balai pour le débarrasser des cendres, les délicieux légumes apparaissent intacts dans leur bain de graisse, brunis par la cuisson. Le lard gras, qui répugne à tant de personnes, est appétissant mêlé aux fèves et s'effrite comme une moelle chaude au seul contact de la fourchette. Que n'aurait pas donné ce gourmand d'Esau pour une pleine "dish" de ces "beans" ! Et Esau aurait eu raison, comme tous ceux, d'ailleurs, qui raffolent des "beans", nourriture complète puisqu'elle renferme la fécule et la graisse.

Tout de même, le plat a beau être appétissant, on s'explique difficilement qu'un homme, qui a englouti une pleine "dish" de ces "beans", puisse en redemander encore ; et pourtant il y a des estomacs qui ont de ces capacités !

Pendant que les hommes déjeunent, le cuisinier, aidé de son marmiton, prépare les sacs de ceux qui, travaillant trop loin pour revenir dîner au "campe", devront collationner dans le bois. Pas de délicatesses ni de friandises pour ce repas qui n'aura rien d'un pique-nique ; deux

ou trois chateaux de pain, une brique de lard bouilli, le tout roulé dans un sac de toile, et le lunch est préparé.

Le "campe" est maintenant plein d'animation. Pendant que les derniers convives sortent de table, la moustache encore graisseuse, les travailleurs se disposent à partir pour l'ouvrage. Toutes les pipes sont allumées. La fumée de tous les tabacs, dont les volutes emplissent cette salle basse, mêle son parfum âcre aux odeurs de cuisine, de sapin, d'attelage, de bottes, etc., et forme un composé dont la senteur pénétrante inquiéterait le nez d'un hygiéniste. Les hommes vont et viennent en quête de leurs effets, bouclant des ceintures et boutonnant des capots ; par la porte, ouverte à tout instant, entre une buée blanche qui laisse deviner la température de la nuit, tandis qu'au dehors les chevaux déjà attelés attendent, mornes à leurs voitures, les retardataires qui ont oublié leurs mitaines ou des allumettes. Au cri du "foreman", toute la troupe s'ébranle et s'enfonce dans la forêt. Les étoiles brillent encore dans le firmament ; le froid fait craquer les arbres et blanchit les barbes des hommes qui, raquettes au dos, cheminent en silence à la suite les uns des autres dans la nuit noire. Avant sept heures, ils sont rendus au lieu du travail et l'aube, tardive dans ces fonds de montagne, ne blanchit pas encore l'horizon. En attendant le jour, ils allument un grand feu et enfouissent profondément dans la neige le sac qui contient le dîner ; quand ils le retireront de sa cachette, à midi, le pain et le lard seront froids, sans doute, mais non pas gelés.

Enfin le jour monte dans la nuit noire. Les arbres et les souches se détachent en relief sur la blancheur de la neige, les étoiles fondent dans la lumière qui envahit le firmament. C'est l'heure du travail. Les charretiers

et les "claireurs" se dispersent tandis que les "bûcheux", mettant genou en terre, chaussent les larges raquettes qui leur permettront de marcher commodément autour des arbres, et d'errer çà et là dans la forêt, où il n'y a pas de sentier battu.

Deux par deux, ils s'éloignent du grand chemin et examinent les arbres pour voir s'ils ont été plaqués, signe convenu pour l'abattage ; mais la plupart du temps, ils n'ont que faire de ces signes conventionnels, l'un des deux, au moins, est un ancien qui connaît bien le bois et peut juger d'un coup d'oeil si l'arbre est creux, piqué des vers ou gâté par des noeuds noirs. Pour plus de sûreté, il en fait le tour ; car le pin qu'il veut abattre en vaut la peine, c'est un ancêtre : quarante pouces de diamètre. La lutte sera belle !

"Il est bon", dit-il à son camarade. L'autre a compris. D'un geste lent, ils mordent une chique dans une tablette de tabac noir, enlèvent leur "capot" qu'ils jettent sur une souche, rabattent les larges bords de leur chapeau pour se garantir la nuque contre la neige qui tombe des branches quand l'arbre est ébranlé par les coups de hache ; car l'impression désagréable qu'ils éprouvent en recevant une douche dans le cou se traduit ordinairement par des battelées de sacres, le juron leur étant plus familier que les oraisons jaculatoires, dans les moments de contrariété.

Un mot encore pour indiquer l'endroit où se fera la coupe ; puis les deux "bûcheux", crachent dans leurs mains, les frottent un peu l'une contre l'autre, et empoignent leur hache, outil de première classe, pesant quatre livres et bien aiguisée.

Les premiers coups plongent avec un bruit sourd dans l'écorce épaisse et rugueuse de l'arbre, maculant

la neige de copeaux bruns ; bientôt, les flancs du grand pin sont mis à nu et laissent voir la chair blanche de l'aubier. Les coups claquent sec dans l'air sonore de la forêt qui déjà s'emplit de bruits. Les haches rebondissent sur le bois gelé, brusquement renvoyées vers l'épaule des bûcherons, qui, solidement campés sur leurs raquettes, s'acharnent maintenant sur la proie qu'ils ont choisie, les coups alternés pleuvant drus sur le tronc de l'arbre martyr. L'assaut dure depuis un quart d'heure et les coups de hache crépitent dans l'entaille, qui s'agrandit comme une blessure affreuse ; les copeaux blancs, pleins de sève, volent de toutes parts, et cependant, sans frémir, l'arbre stoïque semble lasser l'endurance de ses bourreaux.

Les "bûcheux" s'arrêtent un instant pour reprendre haleine. Ils ouvrent le col de leur chemise pour se donner plus d'air, essuient la sueur qui ruisselle de leur front, et, pendant qu'ils échangent quelques paroles brèves, restent immobiles, leurs habits fumant comme des étuves. La tâche n'est pourtant qu'à moitié remplie ; encore vingt minutes d'efforts et ils auront raison du colosse qui reste debout.

Ils se remettent donc à l'oeuvre avec une ardeur nouvelle. Lancées par des bras infatigables, les haches pesantes s'enfoncent dans l'arbre jusqu'au manche, emportant à chaque coup une tranche de sa chair et un peu de sa vie. On dirait maintenant que le grand pin est ému, car à chaque coup de cognée, il éprouve un frémissement dans sa ramure et oscille sur son tronc amenaisé. Des cris de joie saluent cette marque de faiblesse. Tout en surveillant la cime du grand pin, les "bûcheux" y vont maintenant avec plus de coeur ; de temps à autre, ils lancent un regard inquisiteur pour voir de quel côté

tombera l'arbre, qui se tient comme par miracle sur la mince lame de bois qu'ils s'efforcent d'amincir encore.

Enfin, un dernier coup amène la fin. Le géant, vaincu par les deux pygmées qui s'agitent à son pied, hésite, chancelle, puis, avec un craquement formidable, se couche de tout son long dans un tourbillon de neige, écrasant et ployant dans sa chute les arbres voisins qu'il retient prisonniers sous son tronc amputé.

Maintenant les bûcherons, la hache au repos, regardent avec orgueil l'immense cadavre étendu devant eux et supputent déjà le nombre de billots qu'ils en retireront. En quarante-cinq minutes, ils ont accompli un exploit qui ne sera pas renouvelé souvent cet hiver, car un billot de quarante pouces fait toujours sensation quand il arrive au moulin.

L'arbre abattu, les "bûcheux" le débarrassent du bouquet de branches qui orne sa cime, besogne facile et peu laborieuse ; car il n'y a pas de basses branches dans les arbres de haute futaie, et l'on peut compter au moins trois longueurs de billots sans branches sur un pin de taille moyenne.

Ils indiquent ensuite, au moyen d'une règle en bois, le nombre de traits qu'il faudra scier au "godendard" pour partager le pin en billots. La règle a six pieds et trois pouces de longueur, et deux longueurs de règle donnent un billot de douze pieds et demi, longueur étalon ; ce qui permet d'avoir au moulin un billot de douze pieds net, le surplus de six pouces étant ajouté en prévision des meurtrissures que le billot subira à ses extrémités en cours de route. Toutefois, la longueur des billots peut varier, suivant les instructions des bourgeois, et même aller jusqu'à seize pieds. Avant de livrer le billot aux charretiers, les "bûcheux" auront soin de faire à l'une

de ses extrémités une entaille à la hache : c'est la contre-marque du bourgeois, qui pourra ainsi, à l'époque du flottage, identifier ses billots parmi ceux des autres compagnies.

Aujourd'hui, le bois est si petit que, pour n'en rien perdre, on le coupe à la scie, tandis qu'autrefois, le bois, beaucoup plus gros, était abattu à la hache ; pour cette raison, il est difficile d'établir des points de comparaison entre les bons hommes de notre temps et ceux du passé, les conditions du travail n'étant plus les mêmes.

Néanmoins, si chaque époque a ses champions, les hommes de chantier d'il y a quarante ans peuvent dire que les bonnes haches ne manquaient pas dans ce temps-là, et on s'y connaissait en hommes vigoureux ! Ils n'étaient pas rares les "bûcheux", qui, travaillant dans le bois de grosseur moyenne — disons vingt-deux pouces — pouvaient compter, rendus au soir, trente-cinq ou quarante billots. Des hommes comme "Slon" Viviers du Cap-de-la-Madeleine, Edouard Lamarre et le grand Louis Charette des Grès, descendaient leur cinquante billots en moyenne tous les jours, en travaillant à deux, s'entend. Et remarquons bien que ce n'était pas là le résultat d'une gageure, d'un concours organisé, mais une prouesse qui revenait six jours par semaine.

Quand les billots ont été coupés de longueur, il faut les sortir du bois et les amener au grand chemin ; c'est alors qu'entrent en scène les "claireurs", dont la fonction est de préparer les chemins pour atteindre les billots qui gisent ci et là dans le bois. Ils cherchent d'abord l'endroit le plus favorable, coupent les petits arbres qui gênent le passage, foulent la neige pour faciliter le chemin au cheval, et quand elle est trop haute, en enlèvent une partie à la pelle.

On amène le cheval, attelé à un "bob-sleigh", traîneau court, dont la manoeuvre est facile sur un terrain embarrassé de roches, d'arbres et de souches, et on place sur ce traîneau l'extrémité du billot, qu'on fixe solidement avec une chaîne, l'autre bout traînant sur la neige. Grâce à ce mode simple et pratique, les billots seront amenés hors du bois et disséminés sur le grand chemin où les charretiers viendront les recueillir pour les transporter jusqu'à la "roule".

Vous n'avez peut-être pas la moindre idée de ce que peut être une "roule" de billots. Une "roule" c'est l'amas de billots qu'on a glanés un peu partout dans les bois et qu'on a amenés au carrefour de tous les chemins qui sillonnent la forêt. Les billots sont empilés les uns sur les autres à une hauteur de huit ou dix pieds. Des hommes, spécialement affectés à cet emploi soulèvent les bûches à l'aide de leviers puis au moyen de cet instrument si commode qu'on appelle renard, "cant hook", ils les manoeuvrent avec dextérité. Quand les billots auront été mesurés par les "culler", on n'aura plus qu'à les rouler en bas de la côte, dans le lac ou la rivière, et à attendre la débâcle.

Pour un chantier qui compte trois équipes de bûcheux, il faudra, suivant la difficulté du terrain, de six à dix chevaux pour transporter le bois à la "roule" du lac ou de la rivière qui l'amènera au St-Maurice. Si les "bûcheux" ont pris de l'avance sur les charretiers, ceux-ci ne fournissant pas à transporter tout le bois coupé, on cesse alors l'abattage et tous les bras sont employés à mettre le bois en "roule" ; car un billot qui passe un an par terre est un billot perdu à cause des dommages que lui font les vers.

Mais voyez-vous venir ce gamin, qui tire avec précau-

tion un traîneau sur lequel est posée une grande chaudière ? C'est le marmiton, qui apporte la soupe aux hommes. Ceux-ci travaillent trop loin pour aller dîner au "campe" : deux milles pour aller et autant pour revenir, cela fait quatre milles, et après la rude demi-journée qu'ils ont fournie, ils ont besoin de repos ; sans compter que le trajet aller et retour prendrait au-delà d'une heure, que le temps est précieux, et qu'il faut n'en rien perdre dans ces jours, les plus courts de l'année. Les "bûcheux" et les "claireurs" dîneront donc dans le bois. Le feu a été rallumé, la chaudière, suspendue à une perche, a repris la chaleur qu'elle avait perdue en cours de route, et bientôt, la soupe aux pois, jaune doré, fumante, remplit les gamelles et procure aux hommes un réconfort que ne connaîtront pas ceux qui travaillent à trois ou quatre milles, dans une direction opposée, obligés de se contenter du lard et du pain froids.

Les charretiers sont bien obligés de réintégrer le "campe" pour faire manger les chevaux ; en compagnie du contremaître, du charpentier et de quelques autres, ils dîneront au chaud et mangeront chaud, confort appréciable pour ceux qui sont obligés de passer toute la journée en dehors.

Pour être pris au "campe," le dîner n'en sera ni plus riche, ni plus varié. Depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin des chantiers, le menu, toujours le même, ne variera pas d'une fève ni d'un pois ; du pain et des "beans" le matin, de la soupe aux pois, du pain et du lard le midi ; le soir, la soupe du midi, s'il en reste, du lard et du pain. Ajoutez à cela du thé à discrétion et fort à faire flotter un clou !

On se tromperait grandement si on imaginait le "cook" de chantier tout de blanc vêtu, coiffé de la toque,

manipulant des casseroles d'aluminium et confectionnant des sauces savantes.

D'ordinaire, toute la science du "cook" se bornait à savoir faire le pain, à réussir les "beans" et à cuire la soupe aux pois de tous les jours. Sa valeur résidait donc moins dans son aptitude à imaginer des petits plats que dans son endurance à réussir l'essentiel et à maintenir le personnel en bonne santé. Vêtu d'un sac à sel en guise de tablier, manoeuvrant des chaudrons et des chaudières, maculés de suie, — qu'il appelait ses ours —, obligé de laisser le pétrin pour chauffer la cambuse, privé des commodités d'une cuisine bien installée, on ne pouvait exiger de lui l'élégante propreté d'un chef de grand hôtel. Rendons-lui aussi cette justice : qu'à part les mains, il ne se lavait pas plus souvent que les autres et chiquait consciencieusement. Bref, il aurait pu poser devant le poète qui a tracé du maître-coq de navire le portrait suivant :

*"Un visage enfumé, que l'on appelle coq,  
"Qui quitte rarement sa cuiller et son croc ;  
"Un malpropre, un vilain, qui sans cesse se gratte,  
"Dont les yeux larmoyants sont bordés d'écarlate ;  
"Qu'on voit le plus souvent les bras nus, charbonnés.  
"Le tabac à la bouche et la roupie au nez ;  
"Un homme qu'on prendrait pour un diable à la mine !  
"Cet élégant mignon préside à la cuisine. (1)*

Tout de même, si quelques chantiers étaient affligés du saligaud décrit ci-dessus, la profession était honorablement représentée dans bon nombre de "campes", et certains bourgeois avaient leurs cuisiniers attitrés, depuis de nombreuses années : tels, par exemple, Jacob Lefebvre du rang St-Malo, du Cap-de-la-Madeleine Laurent Lafrenière et Maurice Rivard, des Grès, pour ne

(1) Jean Taché.

mentionner que ceux à l'emploi des Baptist, et qui étaient en grande réputation parmi les travailleurs de leur temps.

Ce n'était pas que leur cuisine fût plus variée que celle des autres, mais elle était faite dans des conditions de propreté et d'économie fort appréciées des employés et des bourgeois.

Debout dès quatre heures du matin, ils trimaient jusqu'à l'heure du déjeuner. Ils ne restaient pas oisifs le reste de la journée, bien que la moitié des hommes fussent absents ; le lavage des ustensiles et la cuisson du pain pour trente hommes occupaient les loisirs que pouvaient leur laisser les autres travaux.

Quelle jouissance ces pauvres "cooks" auraient éprouvée, s'ils avaient pu travailler dans les conditions de confort qu'on trouve dans les chantiers d'aujourd'hui ; cambuse spacieuse et bien éclairée, large foyer de cheminée en pierre, batterie de cuisine complète, assortiment de serviettes et de linges de cuisine, de l'eau à discrétion, et, relié à la cambuse, un grand "campe" servant exclusivement aux repas. Avec cela assez d'aide au cuisinier pour lui permettre de travailler une journée d'homme seulement et de se reposer comme les autres.

La rivalité entre les grandes compagnies, les facilités de transport actuelles, les exigences des travailleurs plus indépendants qu'autrefois, et surtout l'action du Conseil d'Hygiène, ému de l'état sanitaire des "campes", ont révolutionné les habitations des chantiers. Aujourd'hui, les hommes dorment dans des camps bien aménagés et bien aérés ; ils mangent proprement dans un local propre. Les compagnies ne mesquinent plus sur la nourriture et les "cooks" ont tout à souhait ; aussi, il faut voir quels menus variés ils peuvent imaginer !

Le matin, du gruau (porridge), des céréales, du lait en conserve, des marmelades (jams), sans compter les traditionnelles "beans" ; à midi, en plus des soupes, du boeuf, des patates, des desserts variés : tartes, pudding, fruits en conserves ; le soir, repas aussi substantiel. En un mot, une nourriture qu'on ne trouve pas dans tous les hôtels, et que ces gens n'ont certainement pas chez eux. Ajoutons à ces ripailles un salaire de \$150.00 par mois, comme durant les années de guerre (après lesquelles il fallut déchanter, sans doute), et l'on comprendra les regrets des anciens, qui recevaient huit piastres par mois et vivaient aux "beans", au lard et à la soupe aux pois !

Les charretiers n'étaient pas les moins occupés de l'équipe. S'ils n'avaient pas à besogner sur un travail pénible comme les "bûcheux" et les "claireurs", leurs journées étaient longues et bien remplies. Levés dès quatre heures du matin, ils se rendaient à l'étable, donnaient aux chevaux leur portion d'avoine, bourraient les crèches de foin, charroyaient de l'eau et terminaient le train. Le soir, vers neuf heures, même cérémonie. Afin qu'aucun des charretiers ne fût tenté de se négliger dans l'accomplissement de ses devoirs, ils avaient un chef qu'on appelait le grand charretier. Celui-ci était chargé de voir à ce que chacun accomplît son travail avec soin, que les bêtes fussent bien traitées par leurs conducteurs et n'eussent pas à trainer des charges trop lourdes pour leurs forces. Si un cheval se blessait, le grand charretier indiquait ce qu'il y avait à faire ; sa longue pratique des chevaux lui suggérait le remède à employer ou la longueur du repos à accorder.

Les pauvres chevaux n'étaient pas plus épargnés que les hommes durant le long hiver des chantiers ! Ils parlaient à l'automne gras, fringants, le poil luisant, et reve-

naient au printemps, étiques, éreintés, l'oreille basse, blessés aux jambes et aux épaules.

Le charroyage était une rude tâche pour ces pauvres bêtes, dans les pays de montagne, où ils devaient gravir des côtes interminables pour descendre ensuite dans de véritables casse-cou, avec une charge de billots derrière eux, qu'ils ne parvenaient pas toujours à retenir, tant les pentes étaient raides. Parfois, l'animal descendait la côte assis sur son train de derrière, labourant la glace de ses fers et laissant aux aspérités du chemin une partie de son poil et de son cuir ; puis, dans un raidillon, emporté par la charge qui le poussait impérieusement, il commençait une descente affolée, où il n'était sauvé de la mort que par la présence d'esprit de son charretier qui ne lâchait pas les guides. À de certains moments, les côtes devenaient si dangereuses qu'il fallait les sabler pour retarder la descente, ou bien faute de cette précaution, les chevaux étaient broyés sur les arbres ou écrasés sous la charge de billots dans le bas de la côte.

Quand l'hiver battait son plein et que le nombre de billots en "roule" était déjà considérable, le "culler" — mesureur de bois — faisait alors son apparition. Comme il était obligé de voyager d'un chantier à l'autre et de franchir souvent de longues distances, la compagnie, qui l'employait, le gratifiait d'un cheval et d'une voiture, d'un type spécial pour le temps, appelée "sleigh" de "culler", nom qui lui est resté. En sauvant du temps sur les distances, il pouvait, tout en commençant après les bûcherons, faire deux visites au même chantier et terminer la saison en même temps que les autres.

Son premier travail consistait dans l'examen du bois, afin de se rendre compte que le diamètre des billots coupés n'était pas inférieur à celui fixé par le Gouvernement ; car il devait être juste envers celui-ci qui concédait les

forêts, et honnête envers son bourgeois, en lui épargnant des droits de coupe inutiles sur des billots creux ou pourris. Afin de faciliter son examen, le bois en "roule" était disposé de manière à laisser un passage libre entre chaque longueur de billots, pour qu'il pût en examiner les extrémités et se rendre compte si le billot devait être accepté ou rejeté. Puis, à l'aide d'une règle flexible et graduée en pouces, il mesurait le diamètre des billots au petit bout ; la différence avec le gros n'étant que de deux pouces.

A chaque billot qu'il mesurait, le "culler" en donnait le chiffre à l'assistant, qui le répétait d'un ton monotone et l'inscrivait sur une planchette de pin. Le soir il faisait le calcul du bois mesuré, besogne rendue facile par la longueur uniforme des bûches : un billot de douze pieds et demi par tant de pouces devait donner tant de pieds de bois.

Chaque compagnie avait ses "cullers" attitrés, qu'elle choisissait parmi ses employés les plus versés dans la connaissance du bois, sans s'occuper de leur degré d'instruction. Or, il y en avait parmi eux qui excellaient à juger de la qualité d'un billot et à le toiser, d'après des formules à eux connues, mais qui, le crayon à la main, n'auraient pu résoudre le moindre problème d'après des données étrangères à leur routine.

Cependant le Gouvernement, intéressé dans l'exactitude des calculs du toisage, puisque les droits de coupe étaient payés à tant du mille pieds, passa une mesure obligeant les "cullers" déjà en activité et les aspirants-"cullers" à subir des examens et à se faire breveter régulièrement. Cela ne faisait pas l'affaire des vieux qui n'avaient pas d'instruction, et dont plusieurs furent mis à pieds faute des connaissances requises. Les compa-

gnies, ne voulant pas se priver des services d'aussi précieux auxiliaires, leur donnèrent des assistants qui, tout en faisant les calculs de toisage, s'initiaient à la connaissance du bois.

Quelques jours suffisaient à faire l'inventaire de la "roule" et le travail des "cullers" se trouvait terminé. Il n'y avait plus alors qu'à rouler les billots dans le lac ou la rivière, et la débâcle du printemps se chargeait de les transporter sur le St-Maurice. Les compagnies étant moins nombreuses, les chantiers moins considérables, les billots beaucoup plus gros, les "cullers" étaient naturellement moins nombreux, il y a quarante ans, et leurs services moins requis. Parmi les plus anciens et les plus connus on peut citer : Jos. Champoux, Dolphis Goulet, Wilbrod Giroux, Eugène Ayotte des Trois-Rivières; Bob Law, John Marineau, Jack Murray et Jimmy Young de la Grand'Mère.

Mais voici que la nuit monte des ravins où travaillent les "bûcheux". La lumière est indécise et il n'y a plus guère que les crêtes des montagnes qui sont illuminées ; c'est le temps de retourner au camp et de souper. Les charretiers font leur dernier voyage à la "roule" et déjà passent les groupes des travailleurs les plus éloignés. Les "bûcheux" et les "claireurs" endossent leur capot, et, la hache sur l'épaule, vont rejoindre le grand chemin, où ils auront peut-être la chance de faire le reste de la route avec les charretiers ; mais les pauvres bougres n'ont pas de chance ce soir : les voitures sont déjà loin et ils devront faire la route à pieds, par petits groupes, pour arriver aux étoiles.

A leur entrée, le camp est plein de vie ; le poêle ronfle et la cambuse flambe. Ils ôtent leurs mitaines et, avec précaution, enlèvent de leur barbe les glaçons jaunis par

le jus de chique, étendent un instant au-dessus du poêle leurs mains gourdes de froid et vont suspendre leur capot au clou près de leur lit. Comme ils sont les derniers arrivés, le souper ne retardera pas, et ils en sont fort aises ; car il n'y a rien comme un repas chaud et une couple de tasses de thé bouillant pour ramener la circulation dans les membres engourdis par le froid.

Aussi, le repas du soir est-il plus joyeux que celui du matin. Il apporte plus d'entraîn dans les conversations qui s'animent, dans les rires qui fusent d'un peu partout. D'ailleurs, c'est dimanche demain : par conséquent jour de flâneries, et la perspective d'une journée de congé, passée à la chaleur, jette sur tous les visages un air de contentement qui anticipe déjà le repos du lendemain.

Après souper, chacun prend sa place accoutumée. Les uns s'étendent dans leur lit, d'autres sont à cheval sur ces rudimentaires escabelles qu'ils appellent "chiennes", le reste est dispersé sur les bancs longs qui bordent la table ou accroupi sur le plancher, près du poêle, autour duquel sèchent des chaussettes et des bottes mouillées. Les pipes s'allument. Bientôt un nuage bleuâtre, d'une odeur âcre, flotte dans le camp; comme ces voiles de brume à la surface d'une rivière, le matin d'un beau jour, et les conversations s'engagent. On raconte les incidents de la journée, on calcule le nombre de billots abattus, on s'inquiète de la hauteur de la neige et les histoires vont aussi leur train.

Ce soir, c'est Jim Marchand qui raconte comment, pour la première fois, il a été à cheval sur un ours et n'a pas goûté ce genre de monture. Avec son camarade, Alex. Pellerin, du troisième rang de St-Etienne, il était en train d'abattre un gros pin, creux sur une dizaine de pieds de hauteur, mais dont le reste était sain et pouvait

fournir plusieurs billots, lorsque après quelques coups de hache, l'arbre, qui ne tenait à la souche que par sa circonférence, s'écroule avec un craquement sec, et va écraser un monticule de neige, quelque cinquante pieds plus loin.

Juste à ce moment, deux masses noires, informes, poilues et grognantes émergent des branches de l'arbre et se faufilent dans la neige. Aveuglés par la lumière et encore engourdis par leur long sommeil d'hiver, les deux ours, — car c'était des ours — s'élancent au hasard pour fuir le danger qu'ils devinent, et l'un d'eux sans chercher son chemin enfile entre les jambes de Jim qui, ne sachant à qui il avait affaire et empêtré dans ses raquettes, ne pouvait se servir de sa hache. Ce fut l'affaire d'un instant. En un clin d'oeil, les ours, effrayés par les cris et la peur qu'ils causaient, étaient disparus en quête d'un nouveau logement.

“Comme ça, tu les as laissés s'échapper” ? dit Téléphore Beaulieu.

— Mais non. La première peur passée, Alex. et moi nous sommes mis à leur poursuite, et comme ils n'avaient pas de raquettes nous avons bien fini par les rejoindre.

— Aviez-vous des fusils ? questionne l'un des deux Berthiaume de la Grande Cadie.

— Nous avions nos haches ; et les haches valent des fusils avec des ours qui sont tirés subitement de leur sommeil pendant l'hiver. D'abord, ils ne pouvaient aller loin à cause de la neige ; et puis, on aurait dit qu'ils ne voyaient pas clair, ils ne savaient où aller ; on aurait pu les flatter tant ils étaient doux. Or nous étions deux hommes pour deux ours ; en deux coups de hache, l'affaire fut réglée. Pas vrai Alex ?

Alex. Pellerin fait un signe affirmatif.

— Où sont-ils vos ours ? demande Beaulieu.

— On les a apportés ici.

— Blagueur, va !

— Si tu ne me crois pas, demande à ti Paul Bellerive. C'est lui qui les a "bobés" (1) jusqu'au grand chemin.

— Ce n'est pas deux ours, mais trois que nous avons tués, rectifie Alex. Pellerin, qui a pris la parole. En revenant au gros pin que nous avons abattu, quelle n'a pas été notre surprise d'entendre des grognements et de voir une tête d'ours sortir de la "Ouache" écrasée. C'était un petit d'un an qui n'osait pas sortir ; celui-là on aurait pu l'amener en vie".

Berthiaume et Beaulieu sont bien obligés de se rendre à un témoignage aussi péremptoire. D'ailleurs, ti Paul Bellerive n'est pas un menteur, et puis, ils n'ont qu'à aller voir les trois ours qui sont dans la "grainerie", en attendant de descendre au chaudron. Le menu du lendemain sera donc relevé d'un plat de viande fraîche, car la viande d'ours est appréciée des chasseurs, qui lui attribuent le goût du mouton gras.

"Ton tabac sent bon, dit Trefflé Bouchard à Alex. Pellerin. Veux-tu m'en donner une "pipée" ?

L'autre lui tend sa blague.

— Il n'est pas trop fort, au moins ?

Alex. hoche la tête. "C'est du tabac pour les hommes", dit-il en lançant un regard malicieux aux amis qui l'observent.

---

(1) *Transporter sur bob sleigh.*

Trefflé bourre sa vieille pipe de plâtre culottée, l'allume et tire quelques bouffées qu'il savoure en connaisseur. Le tabac fait un feu clair dans le fourneau de la pipe et la cendre, pressée sous l'index, reste blanche ; c'est de bon augure. "Il est bon", dit-il à Alex, en manière de remerciement.

L'affaire des ours de l'après-midi a aiguillé la conversation sur les exploits de chasse et Jim Marchand, qui tient le plancher, ce soir, explique comment, l'an dernier, il a tué un orignal en suivant les conseils d'un sauvage, grand chasseur devant Dieu.

"Je travaillais sur le flanc d'une montagne et j'avais apporté mon fusil, dont je me sers avec assez d'habileté dans l'occasion. En face de moi, sur le versant de la montagne, dont j'étais séparé par un ravin profond, j'aperçus un orignal qui broutait des branches de pruche et de sapin. Il était hors de portée et je n'avais pas le temps de lui donner la chasse.

"Je résolus de vérifier ce que m'avait dit le sauvage : quand tu te trouveras dans un cas semblable, n'hésite pas à tirer ; le coup de fusil répercuté par l'écho paraît à l'orignal venir d'en arrière, et alors il fuira de ton côté infailliblement.

"Je lâchai mon coup de fusil. Aussitôt, je vis l'animal s'élancer dans ma direction en descendant la montagne à grandes enjambées, franchir le "creek" au fond du ravin et remonter vers moi. Dissimulé derrière un gros merisier, je le voyais venir au travers du bois, le mufle relevé, les bois couchés sur les épaules ; j'entendais craquer les branches et voyais la neige lui tomber sur le dos quand il frôlait les épinettes de trop près. Il était déjà à portée de fusil, et j'aurais pu le prendre

“avec assez de chance ; mais je préférerais le laisser s’approcher, et ne pas courir le risque de voir ma balle dévier sur une branche et manquer une si belle cible.”

“L’animal s’arrêta dans une clairière. Je visai en plein poitrail et lâchai mon coup. Au même instant, je le vis bondir et prendre sa course. Je l’ai manqué, me dis-je. Mais non ; un arpent plus loin, il s’arrêtait et s’appuyait sur un arbre, signe de faiblesse, tandis que le sang dégorgeait de sa blessure. Derrière mon merisier, je le voyais secouer sa tête, tourner autour de l’arbre sans cesser de s’y appuyer et se raidir sur ses jambes pour ne pas tomber. Enfin le gros “buck” s’immobilisa. J’entendis une plainte ; je vis sa tête baisser jusqu’à terre, ses genoux fléchir et, après quelques secondes de résistance, toute la masse de son corps s’écrouler dans la neige rougie de sang. — Le sauvage avait dit vrai.”

A ce moment, des rires éclatent dans le groupe où se trouvent Alex, Pellerin et Trefflé Bouchard ; tous les regards sont tournés vers Trefflé, qui a déposé sa pipe et se sent mal à l’aise d’avoir fumé du tabac trop fort. L’œil morne, le visage blême et inondé de sueurs, on l’entend maugréer : “Damné tabac ! Et dire qu’il y a du monde qui fume du tabac comme ça !” Trefflé se lève, s’en va vers la grande chaudière où se désaltèrent les hommes, et d’un trait avale une pleine tasse d’eau.

“Fume donc, Trefflé, lui crie un loustic.

— Veux-tu charger, reprend un autre, et vingt blagues se tendent vers Trefflé qui s’éponge le front et regagne sa place en murmurant : “Damné tabac” ! puis en proie à cet effondrement qu’éprouvent ceux qui ont trop fumé, il se laisse choir tout habillé sur son lit,

A ce moment, le contremaître sort du "forepick" et commande le silence d'un geste : "Le chapelet !"

A la louange des contremaîtres qui dirigeaient les chantiers du St-Maurice, disons que cette pieuse coutume du chapelet en commun le soir était en honneur presque partout. En dépit des jurons, des propos lestes, des histoires grasses, dont certains étaient coutumiers, les hommes restaient profondément croyants et tenaient à cette pratique de piété, comme ils ne souffraient pas d'attaque contre leur foi. Dire le chapelet, le soir, semblait être une des attributions du contremaître ; aussi, il aurait été mal noté celui qui y aurait manqué. Même les contremaîtres protestants tenaient à entendre la prière dans leur camp et voyaient d'un mauvais oeil ceux qui cherchaient à s'y dérober."

Un missionnaire racontait qu'étant un jour arrivé au chantier de Jimmy Dickay, celui-ci lui dit : "Je suis bien content de vous voir arriver. Votre visite va faire du bien à mes hommes qui ont besoin d'un bon sermon. Ces jours-ci, j'en ai flanqué deux à la porte, qui ne voulaient pas dire le chapelet.

Au signal du contremaître, les hommes déposent leur pipe et s'agenouillent, les uns près de leur lit, les autres devant les bancs et les sièges afin de trouver un point d'appui. La voix du contremaître s'élève, grave dans le silence : "Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il." Il y a de la piété dans le ton de sa voix, du respect dans son maintien ; il se rend compte qu'il n'accomplit pas seulement un devoir religieux, mais que c'est encore un exemple qu'il doit à toute son équipe. L'assistance répond à voix forte, surtout pendant la première dizaine ; mais à mesure que les "Ave" s'égrè-

nent et que les dizaines se succèdent, les voix baissent et mâchonnent les mots d'une langue molle et mal assurée ; les réponses se font traînantes : "Sainte Marie, Mère de Dieu... le reste se perd dans un bafouillement, cependant que certaines attitudes n'ont rien de l'extase ! Les corps fléchissent sous le poids de la fatigue et se figent dans des poses abandonnées. Pauvres gens, qui tombent de sommeil, le soir, aussitôt qu'ils cessent d'agir et de parler !

La prière est finie et c'est l'heure du coucher. Les hommes s'étendent dans leur lit, rabattent sur leurs oreilles la tuque de laine qui les protégera contre les courants d'air, s'enveloppent de leur mieux dans leurs couvertures et s'abandonnent au repos. Le bruit a cessé. Seul, un fumeur enragé s'est installé près du poêle pour griller une dernière pipe. Les pieds sur le cendrier, il rêve et suit des yeux la flamme qui dévore les bûches d'épinette, dont les bulles de gomme éclatent et crépitent en s'enflammant, pendant que le "cook" s'affaire ici et là et termine sa besogne.

Maintenant tout repose dans le camp illuminé par les vacillantes lueurs de la cambuse. Un accès de toux, une respiration difficile, un ronflement sonore troublent seuls le silence de la nuit. Sur tous ces corps brisés par la fatigue, sur ces pauvres membres lassés, le sommeil, bienfait divin, apporte le repos et l'oubli des maux de la vie : le travail dur et pénible, le souci du pain, l'éloignement des leurs, l'incertitude du lendemain !

## Récréations dominicales

---

JEU DE CARTES ET TOURS DE FORCE. — CORRESPONDANCE LABORIEUSE. — MUSIQUE INSTRUMENTALE. — CONTEURS ET CHANTEURS. — LA NOYADE DE LA POINTE-A-CHATEAU.

---

Le dimanche était la seule journée de la semaine où l'on n'entendait pas retentir le cri accoutumé : "Lève, lève !" Pas de travail ce jour-là ; rien à faire de la journée ! Aussi, quel soupir de satisfaction poussaient les dormeurs, en s'éveillant à l'heure ordinaire, et avec quelle volupté ils se rendormaient en songeant à la perspective d'une journée de congé ! Il y avait donc grasse matinée le dimanche matin.

Après déjeuner, les hommes s'attardent à parler et à plaisanter tout en fumant la pipe, heureux de ne pas aller au bois aujourd'hui, ou de n'y aller que par plaisir ; comme par exemple chercher le morceau d'érable ou de merisier, avec lequel ils confectionneront un manche de hache ou un aviron. Ernest Bourassa et Adélarde Racine sont sortis. La plupart restent au camp et se félicitent de n'avoir pas à travailler par cette neige détestable, qui fond sur les habits et laisse les mitaines et les souliers mous dans un état lamentable. Déjà, un bon nombre ont réintégré leur couchette et se proposent de dormir ; ils ont des arrérages de sommeil qu'ils veulent acquitter dans la journée.

Quelques-uns, assis près du poêle le menton dans la main, fument en échangeant des réflexions brèves, et l'on devine que leur esprit est ailleurs ; car une longue journée de dimanche passée au camp ne va pas sans quelque mélancolie pour ces braves gens. Pendant la semaine, la pensée des leurs les suit, sans doute, mais atté-

nuée par la distraction du travail, tandis que le dimanche elle devient obsédante dans cette détente d'un jour.

*“Que faire en un gîte à moins qu'on ne songe ?”*

Et ils songent à leur femme, aux enfants, aux tout petits qu'ils ont quittés, il y a quelques mois. Quelle belle journée que le dimanche à la maison ! Jour de repos agrémenté des charmes de la vie familiale, des offices entendus, des repas en commun, de la douce intimité du foyer ! Sans doute, la famille ne manque pas du nécessaire ; mais l'hiver est si rigoureux : si quelqu'un était malade ? Et pas de nouvelles depuis un mois !

Pour échapper à ces pensées déprimantes, ils s'approchent des fenêtres, se placent dans le meilleur jour possible, et se mettent en frais de repriser des chaussettes et de rapiécer des habits, ce que leur femme ferait si bien s'ils étaient à la maison !

Ceux qui sont sortis tout à l'heure reviennent avec leurs morceaux de bois, qu'ils dégrossissent séance tenante, et déjà l'on voit apparaître l'esquisse du manche de hache ou de l'aviron qu'ils finiront au couteau et poliront ensuite avec un morceau de verre. Cela ne fait pas l'affaire de Gamache, “le cook”, supposé voir à la propriété du logis, qui se plaint de ce qu'on ne peut pas tenir le plancher propre et de ce qu'on marche toujours dans les ripes et les copeaux par-dessus le pled. Pendant qu'il bougonne ainsi contre les “chefs d'oeuvres,” un pauvre diable d'avorton, noir comme un puceron, avec une bouche enfouie sous une épaisse moustache, tourne en reluquant autour de la cambuse avec un paquet de linge sale sous le bras :

“Qu'est-ce que tu cherches, là, toi, Quatorze, au milieu de mes ours ? (1)

(1) *Nom donné aux chaudières et aux chaudrons,*

—Je voudrais une chaudière pour laver mes chemises.

—Sors d'ici et ne me "badre" pas, j'ai d'autres choses à faire. Ma foi, on dirait que tout le monde est maître dans la cambuse ; puis, tandis que l'autre s'éloigne un peu penaud : "Laisse-les moi tes chemises, je te les laverai demain, continue le "cook", qui a bon coeur au fond et aime à rendre service ; mais s'il y a des poux dedans, tu peux les mettre dehors tout de suite, je n'ai pas envie de prendre ta vermine".

Celui qui répond au nom de Quatorze obtempère à l'ordre de Gamache, et, heureux d'échapper à la corvée du lavage, s'en va étendre ses chemises sur la neige pour les débarrasser de leurs parasites.

Quatorze, direz-vous ? Mais, c'est un curieux de nom pour un homme ! Que voulez-vous ? On ne choisit pas plus son nom que ses maladies, et Quatorze lui-même, s'il eut été au choix, aurait sans doute préféré un autre sobriquet ; mais il dormait et vivait affublé de ce chiffre Quatorze, et y répondait comme à son nom patronymique que personne d'ailleurs ne connaissait.

On entendait crier : Quatorze ! par ici, Quatorze ! par là. Eh ! Quatorze ! Il recevait des lettres adressées à Monsieur Quatorze. Et quand un nouvel arrivé, estomaqué d'entendre appeler un homme Quatorze, lui demandait naïvement : "mais es-tu venu au monde avec ce nom-là ? Ce n'est pas un nom Quatorze". Il répondait tout bonnement : "Dans ma jeunesse, je faisais partie des équipes de canotiers qui entretenaient le service de la traverse à Lévis ; les chaloupes étaient numérotées comme les hommes, qui ne s'interpellaient que par leur numéro ; le mien était quatorze et le sobriquet m'est resté,"

Pendant que Gamache lave ses "dishes", après le dîner, et range sa batterie de cuisine, quelques-uns, qui ont dormi jusqu'à l'heure du chapelet mais n'ont pas encore leur compte, vont piquer un autre somme. Les jeunes gens, plus vigoureux, déjà remis de leurs fatigues de la semaine par quelques heures de sommeil supplémentaires, éprouvent le besoin de se dégourdir et proposent des jeux et des tours de force.

Il y en a parmi eux qui sont d'une jolie force au poignet. D'autres s'appliquent à lever des boîtes de haches d'une seule main, tandis que les meilleures jeunesses entourent le quart de farine, que le "cook" vient de chercher dans la cache pour sa cuite de pain du lendemain, et s'exercent à le charger sur leur épaule. Les vieux moins friands de ces vaillantises, qu'ils ont pratiquées dans leur jeune temps, ne se désintéressent pas cependant du spectacle ; ils donnent des conseils aux jeunes, leur enseignent des trucs et applaudissent aux bons coups.

Mais voici Jos. Vincent et Théophile Blondeau installés au coin de la table : ce sont des joueurs de cartes enragés, qui ne jouent pas à la brisque ou au vulgaire casino mais à un jeu intéressé, le "bluff", avec du tabac pour enjeu.

Dans tous les chantiers un peu considérables, le contremaître ou la compagnie tenait à la disposition de ses hommes les articles les plus usuels qu'ils avaient besoin de remplacer dans le cours de l'hiver : chaussures, vêtements et surtout le tabac dont il se faisait une grosse consommation. Les travailleurs affectionnaient le tabac McDonald, le noir pour la chique, le jaune pour la pipe, pressé en tablettes de deux pouces par trois, portant un coeur en fer-blanc comme marque de commerce, et qui se détaillait à cinq sous la "palette", prix beaucoup

plus élevé que celui du tabac canadien ; mais sa forme portative le faisait préférer à ce dernier, trop volumineux quand il était en feuilles, et permettait au fumeur de le hacher à mesure dans sa main.

Si l'enjeu s'était borné à une seule "palette", la perte aurait été peu considérable pour le joueur malheureux ; mais il arrivait que des joueurs trop audacieux relançaient de cinq ou six palettes, d'une livre et même de deux livres avec un résultat désastreux pour le perdant.

On cite des cas où certains pauvres diables perdirent de la sorte tout leur salaire de l'hiver, et se trouvèrent même en dettes envers la compagnie, au printemps. Aussi, quelques contremaîtres jugèrent-ils à propos de défendre le "jeu de tabac" dans leur camp.

À la fin du dîner, aujourd'hui, le "foreman" a annoncé que les "portageux" arriveraient cette semaine, et que ceux qui avaient des lettres à envoyer feraient bien de les écrire tout de suite. Les "portageux" étaient chargés de ravitailler les camps durant l'hiver et de renouveler l'approvisionnement des caches à la fin de la saison. Leur arrivée faisait toujours sensation aux chantiers à cause des nouvelles qu'ils apportaient ; les employés recevant leur correspondance par l'intermédiaire des compagnies, les "portageux" se chargeaient volontiers des lettres et des autres commissions.

Ceux qui savent écrire sont fort occupés dans le moment ; car ils écrivent non seulement leurs lettres personnelles, mais aussi celles de leurs camarades moins instruits.

Les jeunes qui ont des "blondes" ne sont pas les moins ardents à la tâche. Thomas Tardif voudrait bien, lui aussi, donner des nouvelles à la sienne ; mais le pauvre gâs ne sait pas écrire, et il cherche des yeux de qui il

pourrait solliciter ce service humiliant. Il irait bien demander au grand Freddy Cossette ; c'est lui qui fait parler une lettre quand il veut s'en donner la peine ! Mais le gaillard est un farceur à qui on ne peut pas se fier. L'an dernier, il a joué un tour pendable à ce pauvre petit François Gagnon, en faisant dire à la lettre des choses atroces, au point que le pauvre garçon eut toutes les peines du monde, au retour, à rentrer dans les bonnes grâces de sa dulcinée.

Il aime mieux s'adresser à un autre, à Baptiste Tremblay, par exemple, qui, les mains dans les poches, s'amuse à regarder les jeunes tirer au bâton ; c'est un homme marié, sérieux, qui a été jeune lui aussi et sur la discrétion duquel on peut compter.

Baptiste acquiesce volontiers à la demande de Tardif et s'installe avec lui à l'autre bout de la grande table, loin des autres ; et, en attendant que Thomas trouve son commencement, il aiguise soigneusement son crayon. Tardif se rapproche de Baptiste, et, avec une sorte de pudeur, à voix basse, pour ne pas subir les railleries des camarades, il murmure les choses tendres qu'il faudra écrire. Docile, Baptiste écrit lentement à la dictée. Manié par ses gros doigts malhabiles, le crayon s'écrase sur le papier posé sur la table rugueuse, tandis qu'à chaque fin de phrase, Baptiste interroge, invariablement : "Et pis après ?"

L'autre n'a pas l'inspiration si féconde et se presse la tête à deux mains, pour en faire jaillir les idées qui ne viennent pas toujours à point. Quand la suite tarde trop, Baptiste, qui a de l'expérience pour avoir déjà écrit beaucoup de ces sortes de lettres, suggère un mot, une phrase que l'autre accepte avec empressement. Enfin la lettre s'achève. Quand elle est terminée, après le der-

nier serment, et que Baptiste, toujours imperturbable, écrit de sa plus belle main la formule consacrée : “Je reste pour la vie, etc.” Thomas, tout en sueurs, déclare avec énergie qu’il aimerait mieux abattre un pin de trente pouces que de recommencer une pareille “job”.

Les divertissements du dimanche n’auraient pas été complets s’il n’y eût eu des instruments de musique dans le camp et des musiciens pour en jouer. Un violon, un accordéon, un simple harmonica “ruine-babines”, apportaient un rayon de joie dans le chantier et changeaient l’humeur des hommes. Le musicien d’occasion n’était pas toujours ce violonneux virtuose, connu de cinq ou six paroisses à la ronde et qu’on invite à toutes les noces ; mais il pouvait racler du violon assez convenablement pour faire danser son monde, et les exigences n’allaient pas au-delà.

Cependant, le violon, instrument aristocratique et fragile, s’accordait mal du voisinage de quarts de lard, de coffres d’outils, de poches de grain qui remplissaient les voitures dans la montée au chantier, et plus d’une fois, les violonneux, rendus à destination, constataient avec chagrin des avaries sérieuses à leur stradivarius. Aussi, la plupart du temps, le violon était-il remplacé par le démocratique accordéon, plus résistant, plus portatif, et d’une science plus accessible aux amateurs. Quant aux “ruine-babines” on aurait pu en trouver dans toutes les poches.

Mais voilà qu’Onésime Filion se détache du groupe où l’on fait des jeux pour aller quérir son accordéon, remisé sous le lit avec le reste de son bagage. Il y a huit jours que l’instrument est silencieux. Sur semaine, on n’a guère envie de danser le soir, après des journées éreintantes, on songe plutôt à dormir ; mais aujour-

d'hui les jeunes éprouvent le besoin de se délasser, de se secouer les gigots, comme ils disent. Ils vont être servis à souhait ; car Onésime n'est pas un joueur d'accordéon ordinaire, il peut faire danser des rhumatisants. Dans ses mains l'accordéon se transforme. Ce n'est plus le vulgaire instrument poussif dont les grognements nous agacent, c'est un orgue minuscule qui reçoit une âme, qui vit, pleure ou chante magnifiquement sous ses doigts.

Dès les premières notes, on voit s'entr'ouvrir la porte du "forepick" et sortir le "foreman" qui vient s'installer près du poêle, les mains derrière le dos, l'air extrêmement intéressé. Le "foreman" est un des beaux danseurs qu'on connaisse, et il ne peut entendre le violon ou l'accordéon jouer un air de danse sans éprouver des démangeaisons dans les jambes.

— "Nésime, joue donc quelque chose, dit une voix". Onésime ne répond pas. L'instrument sur les genoux, le pouce dans la ganse, il cherche dans son répertoire le morceau auquel il va s'attaquer ; puis, l'accordéon s'étire paresseusement, donne quelques accords, parle sans convictions ni chaleur, comme quelqu'un qui s'éveille d'un long sommeil.

Les groupes qui s'amusaient à faire des jeux se sont dispersés pour se rassembler autour d'Onésime, dont les doigts deviennent plus agiles à mesure qu'ils caressent les touches de l'instrument. On sent que l'intérêt se concentre sur le musicien, qui voit le cercle des auditeurs s'épaissir autour de lui. Arsène Croteau, qui a fini de resserrer les coutures de ses souliers mous, se rapproche des autres, tandis qu'Edouard Lajoie, appliqué à fermer un pouce de mitaine qui baille trop largement, oublie sa couture et reste là, l'aiguille en l'air, charmé de la musique qui l'amuse.

Onésime joue des airs de chanson, des morceaux connus, mais on dirait qu'il hésite, qu'il cherche sa veine ; il attaque un air, l'abandonne et en reprend un autre. Peu à peu cependant, il se grise au son de ses propres mélodies, y met plus de vie, plus d'expression, plus d'entrain ; et maintenant qu'il se laisse aller au gré de ses réminiscences, l'instrument babille sur des thèmes légers, qu'il reprend, développe, harmonise à sa manière, mais toujours avec plus de bonheur.

Au repos qui suit, quelqu'un propose à Onésime de jouer une gigue.

— "Volontiers, dit Onésime qui se rend aux désirs de ses amis, mais le "boss" va danser".

Le "boss" c'est Léandre Lang, le "foreman". Le Père Léandre secoue la tête. Il est trop fatigué. D'ailleurs, allez donc danser sur un plancher poli à l'herminette.

— "On va dépendre une porte et vous allez danser dessus, dit Michel Héroux." Deux ou trois gars s'avancent vers le "forepick", soulèvent la porte hors de ses gonds et la déposent sur le plancher au milieu du cercle des spectateurs.

Onésime a repris son accordéon et attaque une danse rapide.

— "Une gigue, "boss", une gigue", crient les hommes.

Le "boss" se défend, mais plus mollement, on devine qu'il a envie de danser ; car ce n'est pas souvent qu'il a entendu une gigue aussi enlevante. Il n'y a guère que le violon de p'tit Gas Gobeil, qui pourrait la mener avec autant d'entrain.

Pendant ce temps-là, Onésime regarde le "boss" d'un oeil invitant, sa musique se fait plus aguichante ;

et comme pour vaincre les dernières résistances, tout le monde réclame le "boss" à grands cris, tandis qu'Onésime se lance avec fougue dans le mouvement accéléré d'une gigue irrésistible. Le père Léandre n'y tient plus ; cédant à son désir autant qu'aux cris des hommes, il traverse le cercle des curieux et en tombant sur la porte, son pied gauche marque le temps.

Le corps droit, la tête un peu rejetée en arrière, les bras à hauteur de poitrine, et les coudes en dehors, le danseur semble immobile tant il paraît peu dérangé par le jeu des jambes et des pieds, qui s'agitent et se trémoussent sans jamais manquer la mesure. Les mêmes mouvements reviennent souvent, exécutés tantôt par un pied, tantôt par l'autre, puis repris avec une variante comme la musique, d'ailleurs, qui badine sur un thème très simple et d'un rythme vif. De temps à autre, le pied du danseur frappe plus lourdement le sol comme pour scander un changement de mouvement.

Maintenant, tous les yeux sont fixés sur les pieds du "boss". Les passionnés de la danse se sont baissés jusqu'à être assis sur leurs talons, pour surveiller de plus près le mouvement des jambes et ne rien perdre des pas savants, exécutés avec une grâce et une agilité qui arrachent des cris d'admiration aux plus enthousiastes. Le père Léandre ménage l'intérêt en graduant les difficultés dont il se joue. Il bat maintenant les ailes de pigeon, à trois pouces du sol, en frappant ses pieds l'un contre l'autre une ou deux fois avant de toucher terre ; puis viennent les entrechats les plus compliqués et les plus inattendus. D'un saut brusque et léger, il s'enlève de terre et, avant de prendre contact avec le plancher, il a eu le temps de croiser ses jambes deux fois ; et toute cette élégante acrobatie s'exécute dans l'espace restreint d'un

pied carré. On dirait que c'est une lutte entre le musicien et le danseur ; à chaque variation d'Onésime, le père Léandre esquisse un pas nouveau. Dans la chaleur de l'action, une mèche de cheveux s'est détachée de la masse et bat la mesure sur son front, cependant que la frange de sa ceinture se démène dans une sarabande dévergondée. Et la musique va toujours son allure endiablée !

Il y a dix minutes que cela dure et la fin paraît encore lointaine, car la musique de ces gîgues semble interminable ; lorsque, subitement, Onésime ralentit le temps, donne deux ou trois accords qui marquent la finale et l'accordéon se tait en même temps que le danseur s'arrête. L'un et l'autre n'ont pas volé ce repos, car ils sont en nage tous les deux. Pendant que le père Léandre s'éponge, les hommes émerveillés de tant de souplesse, font une ovation à leur "boss" qui répond d'un air dégagé : "Dans mon jeune temps, je faisais mieux que cela ; mais que voulez-vous ? quand on vieillit ... !"

La récréation du dimanche soir était moins bruyante. Aux exercices violents de l'après-midi succédaient des conversations familières sur les choses du métier, des causeries, des badinages, des taquineries, qui n'avaient pas d'autre ambition que de tuer le temps et de passer la veillée. Mais la veillée se passait rarement sans qu'un conteur à la langue bien pendue eût fait quelque récit qui captivait l'attention de ses camarades jusqu'à l'heure du coucher : contes de fées qui ont charmé notre enfance, histoire de Jean de Calais ou celle de Geneviève de Brabant, intrigues d'amour lues dans quelques romans, aventures romanesques ou périlleuses de voyageurs trouvaient des auditeurs attentifs et d'une émotion facile. Une réflexion brève faite au bon moment, un mot d'es-

prit lancé par un loustic déchaînait le rire chez les auditeurs et rendait l'histoire plus intéressante encore.

Parfois un chanteur était prié de se faire entendre. La voix était belle mais sans culture. C'est en vain qu'on aurait cherché dans son répertoire les extraits des oeuvres de grands maîtres ; ses préférences (et pour cause) allaient à la poésie populaire qui exaltait les aventures de voyageurs comme lui, et à la musique simple et facile des complaintes qu'il agrémentait de "fioritures" de sa composition.

Il est curieux de constater comme ces hommes frustes étaient sensibles à la poésie et se plaisaient à fixer, dans le langage rimé, les événements qui les avaient le plus impressionnés : la fin tragique d'un camarade, un incident drôlatique, une catastrophe, tout devenait matière à chanson ou à complainte ; et dans les chantiers comme dans les maisons du St-Maurice, on se transmettait et on chantait les couplets du poète anonyme. C'est même de cela qu'il s'agit dans la veillée de ce soir. Quelqu'un aimerait à entendre la complainte des quatorze noyés, mais personne ne la sait.

"Je ne puis pas vous la chanter, dit Joseph Masson ; mais je peux bien vous raconter l'histoire qui a inspiré cette complainte, car j'étais au nombre de ceux qui subirent l'accident.

— Raconte-nous ça, dit Victor Dufresne, qui se rapproche de Jos. et prend une position commode.

Joseph Masson allume sa pipe, tire lentement quelques bouffées comme pour se recueillir, relève la visière de sa casquette et, renversé sur son banc, commence sa narration.

"Il y a déjà longtemps que cet accident est arrivé :

dix ou douze ans au moins ; si j'ai bonne mémoire, ce doit être en 1869. Toujours est-il, que nous étions partis des Piles au commencement d'octobre sur un chaland chargé de provisions et de chevaux pour commencer les chantiers. Nous devions être une trentaine d'hommes à bord dont les suivants qui se noyèrent : Alex. Soucy, des Trois-Rivières, "contracteur" pour Benson & Cie ; Eusèbe Caron et Michel Raymond, de la Rivière-du-Loup en bas. Les autres étaient de St-Maurice : David Young, contracteur pour G. Baptist, Henri Masson, Alex. Lacourse, Alex. Stronick, James Boyce, propriétaire du chaland, son garçon Alex., qui accompagnait son père pour l'aider à la manoeuvre, et trois ou quatre autres dont je ne me rappelle plus les noms. Le chaland était gouverné par Théodore Désaulniers, plus connu sous le nom de Désaulniers le diable, et bien habitué à ce genre de travail.

"Tout avait bien marché à partir des Piles. Pas de soulades, pas trop de boisson, un coup de temps à autre seulement ; — car on sait ce que c'est que de partir des Piles pour monter aux chantiers — de sorte que l'on pouvait dire que tout notre monde était à jeûn. Nous avions six chevaux en tout : deux sur la grève, qui tiraient à la cordelle, et dans le chaland quatre autres, qui se succédaient à tour de rôle dans le hâlage du bateau. Le courant est toujours fort dans cette partie de la rivière ; mais les pluies récentes l'avaient rendu plus rapide encore par la descente des eaux du Nord, qui grossissaient la rivière et multipliaient les remous et les tourniquets dangereux. Tout de même, en dépit de ce contretemps, le voyage se poursuivait sans difficultés.

"Nous étions rendus à la Pointe-à-Château. En tous temps de l'année, même à l'eau basse, il faut arrêter les chalands à cet endroit, embarquer les chevaux et tra-

verser de l'autre côté ; car la grève s'arrête subitement, barrée par un rocher dont la pointe s'avance dans la rivière et contre lequel le courant vient se briser.

“Nous avons déjà fait halte, et nous nous disposions, à embarquer les chevaux dans le chaland qui se trouvait derrière la pointe, lorsque, soit par un faux coup de barre de Désaulniers, soit par la force du courant et des remous, le devant de l'embarcation prit le large, déborda la pointe et tomba en plein courant. Retenu par le cable qui le reliait aux chevaux, le chaland prit une embardée terrible et pencha à droite à faire peur.

“A ce moment, si quelqu'un avait eu la présence d'esprit de couper le cable d'un coup de hache, le danger eût été conjuré. Sans doute, le chaland aurait été emporté par le courant, quitte à atterrir plus bas ; mais tout le monde aurait eu la vie sauve. Hélas ! dans l'excitation du moment, personne ne songea à ce moyen qui aurait assuré le salut de tant de vies.

“Pendant que les chevaux sur la grève cherchaient à faire contrepoids au chaland qui les entraînait, celui-ci s'inclina davantage sur la droite. A ce moment, les chevaux, qui étaient à bord, se déplacèrent du côté menacé en même temps que la cargaison roulait de ce côté-là. Tournant alors sur son cable comme sur un axe, le chaland chavira, bousculant pêle-mêle dans la rivière les hommes, les chevaux, les quarts de lard, les caisses de marchandises dans un mélange indescriptible ; et du milieu de cette confusion des cris d'appel désespérés, des têtes sortant de l'eau en criant au secours, pendant que d'autres sombraient dans les remous ! Je vivrais cent ans que je n'oublierai jamais ce spectacle !

“Bon nombre de ceux qui se noyèrent durent être assommés par les caisses qui culbutèrent sur eux ; d'au-

tres plus heureux s'accrochèrent aux chevaux et purent atteindre la rive. Un jeune homme de seize à dix-sept ans, Alex Boyce, était parvenu à se sauver à la nage, lorsqu'en prenant pied sur la grève, il entendit la voix de son père qui criait au secours ; sautant dans un canot d'écorce qui se trouvait là, il le poussa au large, sans prendre le temps de réfléchir au danger, et parvint jusqu'à son père qui se débattait dans les flots. Pendant qu'il l'aidait à monter dans le canot, un autre qui revenait à la surface s'agrippa à l'embarcation, et dans ses efforts pour y monter la fit chavirer. Ils disparurent tous les trois. Ce fut une des pires noyades enrégistrées sur les Chenaux qui en ont vu tant d'autres ; le total des noyés s'éleva à quatorze.

“Le deuil fut si grand dans les familles, l'impression si pénible parmi les voyageurs du St-Maurice qu'on en parla longtemps dans toute la région ; et c'est pour perpétuer la mémoire de ce terrible accident que le vieux Normandin, de la Rivière-aux-Rats, composa la complainte des quatorze noyés. Vous dire comment il se fait que je sois ici pour vous conter cette histoire, vous expliquer comment j'ai pu me sauver, moi qui ne sais pas nager, je n'en suis pas capable ; c'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre !”

## Les hommes de chantiers

---

RACE FORTE ET GENEREUSE. — LEUR DEFAUT DOMINANT. —  
 REACTION SALUTAIRE. — SAM GROSLEAU. — UN MAUVAIS  
 VOISINAGE. — UNE BONNE LECON DE SAM.

---

Mais, dira-t-on, on nous a toujours montré les hommes de chantiers sous un autre angle ! On les savait forts et endurants au travail, francs, braves et généreux dans l'occasion, mais aussi rudes et batailleurs, vulgaires dans leurs manières et, disons le mot... mal engueulés dans leurs propos ; tandis que ceux-ci paraissent idéalisés, les "foremen" donnent le bon exemple, les hommes récitent le chapelet tous les soirs et s'amuseinent innocemment comme des écoliers. Les chantiers ne sont pourtant pas des écoles de vertu.

D'abord, disons tout de suite qu'on aurait tort de vouloir appliquer cette réputation de rudesse à tous ceux qui fréquentaient les chantiers, et de prendre au sérieux les histoires qui font de cette classe d'hommes une race de mécréants. Parce que certains mauvais garnements affichaient leurs vices et donnaient du scandale, il ne s'ensuit pas nécessairement que tous les autres fussent du même acabit. On peut dire que la grande majorité des hommes de chantiers du St-Maurice se recrutaient dans les paroisses du district, étaient bien vus dans leur localité, vivaient de la vie religieuse de leur paroisse et accomplissaient leurs devoirs de citoyens honnêtes.

Sans doute, ils n'avaient pas les vices élégants qui sont de bon ton dans certaines sociétés ; ils ne savaient pas dissimuler leur penchant à l'ivrognerie sous le voile discret des libations nocturnes ; leurs manières man-

quaient d'urbanité, leur langage de correction, leur abord d'attirance ; mais par contre, quel riche fonds de qualités on trouvait chez ces braves gens ! Robustes dans leur foi religieuse, laborieux, honnêtes envers leurs bourgeois, fidèles à leur parole, pitoyables aux plus pauvres qu'eux-mêmes, s'oubliant devant le malheur d'un camarade et poussant l'esprit de devoir jusqu'à l'héroïsme.

Hélas ! pourquoi faut-il que tant d'excellentes qualités aient été gâtées par la détestable habitude de jurer et de blasphémer à propos de tout et à propos de rien. Pour affirmer son opinion avec plus de force, on jurait ; pour protester contre une affirmation qu'on jugeait mensongère, on sacrait ; pour manifester son impatience dans les moments de contrariété, on blasphémait. Chez quelques-uns, le blasphème faisait partie du vocabulaire qu'ils employaient, au point qu'ils ne pouvaient ouvrir la bouche sans émailler leur conversation de paroles outrageantes pour la divinité et la religion.

Se rendaient-ils compte de la gravité des paroles qu'ils prononçaient ? Pas toujours. Quand on leur faisait remarquer ce qu'il y avait d'injurieux et de diabolique dans la profanation des noms du Christ, de la Sainte-Vierge, des vases sacrés, du Baptême, dans la triste habitude de maudire ceci ou cela, leurs instruments de travail, leurs chevaux, le vent, la pluie, ils protestaient qu'ils n'avaient pas l'intention déterminée d'offenser Dieu en s'exprimant ainsi ; qu'il y avait dans cette manière de parler plus de force d'habitude que de méchanceté de coeur, tout en avouant, cependant, que leur langage était vulgaire et scandaleux.

Le scandale était grand en effet. Combien, qui n'avaient jamais sacré avant d'aller aux chantiers, en étaient revenus avec cette habitude acquise. Combien de jeunes

gens, élevés dans l'atmosphère chrétienne de la famille, dans l'horreur du blasphème et des propos libertins, avaient été surpris d'abord et scandalisés d'entendre de tels discours ; puis, peu à peu, leurs oreilles et leur conscience s'étaient accoutumées à ce langage. Pour ne pas paraître bigots, ils avaient commencé à sacrer comme les autres et à raconter les histoires graveleuses de certains drôles, dont la faconde amusait les hommes. Et quelle douloureuse surprise pour le père et la mère, au printemps, quand ils surprenaient sur les lèvres du jeune homme des jurons et des sacres qui indiquaient clairement qu'il avait été à mauvaise école !

Le blasphème, c'était donc la plaie des chantiers, que le missionnaire cherchait à guérir dans son passage rapide au cours de l'hiver ; c'était la mauvaise herbe qu'il fallait extirper.

Bien des fois, il était aidé dans ce travail d'hygiène morale par certains "foremen", dont la retenue dans les paroles exerçait une influence salutaire sur les équipes, et qui n'hésitaient pas à se servir de leur autorité pour faire taire les blasphémateurs, ou même à employer les grands moyens, le cas échéant. Grâce à leur fermeté, malgré les peccadilles ordinaires, le bon Dieu était moins offensé, les jeunes gens mieux protégés et la conversation assainie.

Disons à la décharge de nos gens que les blasphémateurs scandaleux étaient ordinairement des hommes sans foyer, qui passaient leur vie dans les bois, faisaient une courte apparition dans les villes au printemps, juste le temps de faire la noce, de dépenser leur salaire en extravagances, avant de remonter à la drave (1) qui les occupait jusqu'à la fin de l'été. Ils voyaient le prêtre une fois

---

(1) *Flottage des billots,*

par année, dans le cours de l'hiver. Encore ne consentaient-ils pas toujours à se confesser comme les autres. N'ayant pas d'autre chez-soi que les montagnes et les rives du St-Maurice, vivant dans les bois la plus grande partie de l'année, ils se pensaient à l'abri des lois divines et humaines et se croyaient tout permis.

Comme ceux qui avaient des familles, jamais ils n'avaient l'occasion de s'arrêter pendant quelques jours à réfléchir sur l'état de leur âme, de profiter des grâces d'une mission paroissiale, de vivre dans une ambiance religieuse et honnête qui les aurait améliorés et changés. C'était toujours la même société de sacripants et de gens sans aveu ; ils croupissaient dans les mêmes habitudes d'ivrognerie, de discours blasphématoires et libertins. Ce sont les gens de cette sorte qui donnaient aux chantiers leur mauvaise réputation, dans laquelle se trouvaient englobés les braves gens obligés de les coudoyer.

Parfois, l'excès du mal était si grand que certains tentaient de réagir et reprenaient courageusement les blasphémateurs. Même des gens qui ne passaient pas pour scrupuleux étaient indignés d'entendre profaner le nom de Dieu et des choses saintes, et témoignaient de leur horreur de ce langage de démons et de ceux qui le parlaient. On citait des exemples terribles de blasphémateurs punis sur le champ par la justice de Dieu, après avoir bravé sa puissance.

D'autres s'étaient vus chassés publiquement des camps par des "foremen" soucieux de ne pas voir leurs hommes infectés par ces brebis galeuses et capables d'attirer la vengeance divine sur le chantier ; des hommes avouaient ne vouloir pas travailler avec ces démons, dans la crainte qu'il ne leur arrivât quelque malheur, et les bons chrétiens, qui étaient nombreux, s'employaient

à faire disparaître des chantiers cette plaie hideuse du blasphème comme en témoigne le trait suivant.

Comme il arrive souvent chez les gens qui ne croient à rien, et qui se moquent de la faiblesse d'esprit de ceux qui manifestent leur croyance au surnaturel, les esprits forts et les blasphémateurs notoires du St-Maurice, comme ceux d'ailleurs, avaient pourtant la foi au diable et ne tenaient pas le moins du monde à se trouver en tête-à-tête avec lui ; avec celle des coups, c'était peut-être la seule crainte à laquelle ils fussent accessibles.

Etant donné le peu de soin qu'il prenait de sa personne, Sam Grosleau aurait été malchanceux dans un concours de beauté. L'ampleur de son nez, son visage labouré de coutures, les poils raides de sa barbe demilongue plantés comme des poignards sur son menton carré, ses yeux gris enfouis sous des sourcils embroussaillés, les deux canines de la mâchoire inférieure se haussant jusqu'à la lèvre d'en haut comme deux crocs menaçants, lui faisaient une tête de caniche mal peigné d'où la séduction était absente.

Si la nature avait été avare envers lui des agréments du visage, par contre, elle s'était montrée prodigue des avantages de la taille et de la force physique. Sam était bâti en hercule, n'avait pas peur d'un homme, pouvait abattre de la besogne comme deux, et avec cela doux comme tous ceux qui ont conscience de leur force. Bon bougre au demeurant, et assez d'imagination pour avoir l'esprit facétieux et jouer un bon tour dans l'occasion.

Or, à peu de distance du chantier habité par Sam Grosleau, sur un "creek" qui limitait les concessions forestières de deux bourgeois différents, se trouvait un autre camp éloigné du premier d'un mille et demi à deux milles. La plupart des gens qui l'habitaient étaient

des étrangers à la région : vieux voyageurs des chantiers de Bytown, jeunes gens échappés à ceux du Nouveau-Brunswick, "raftmen" (1) de la rivière Ottawa, vagabonds d'en bas de Québec ; le reste était la lie des chantiers du St-Maurice, tous gibiers de potence ou rebuts de prison, qui semblaient s'être donné rendez-vous dans cette anti-chambre d'enfer qu'était leur camp. Le contremaître, sacreur de la pire espèce, brutal, mal engueulé, était le pire de la bande et ne parvenait à dominer ses hommes que grâce à sa force herculéenne, dont il usait et abusait. On aurait dit Béalzébub "foreman" dans un "campe" de réprouvés !

La proximité des deux camps, la nécessité de travailler sur des terrains voisins, l'isolement ordinaire de la forêt, qui fait les hommes se rapprocher, facilitaient les rencontres, et déjà les équipes des deux camps avaient pris contact et s'étaient invités réciproquement à venir veiller quelque soir.

On ne fut pas lent à voir de quel bois se chauffaient ces étrangers. Dès les premières veillées, ils se montrèrent tels qu'ils étaient : vulgaires, sacreurs éhontés, ne rougissant pas de citer les mauvais coups auxquels ils avaient été mêlés, et parlant de la prison, après une rigolade, comme on ferait d'une convalescence passée à l'hôpital.

Sam Grosleau et ses camarades étaient restés fort scandalisés de ces premières entrevues. Ils se demandaient comment ils pourraient fausser compagnie à cette bande de chenapans qui menaçaient de contaminer leur monde, et comment soustraire les jeunes gens à de si déplorables exemples ; car les jeunes, en dépit des premiers effarouchements, ne détestaient pas entendre les

---

(1) *Hommes de cage.*

histoires extraordinaires de ces voyageurs qui avaient couru tout le pays, avaient vu se battre les meilleurs hommes et couru toutes sortes de dangers. Le problème ne laissait pas de les trouver perplexes et la solution se faisait attendre, lorsqu'un jour, Sam Grosleau dit à son ami, Pierre Neault, géant paisible, qui passait pour être un des hommes les plus forts du St-Maurice :

“Ça n'a pas de bon sens ; il faut arrêter ce scandale-là ; ils sont en train de gâter tout notre monde.

— Arrêter ça, je le voudrais bien, moi aussi, répondit le grand Pierre ; mais le moyen d'arrêter ça ? C'est plus facile à dire qu'à faire.

— Il faut y voir, dit Sam Grosleau, et pas plus tard que bien vite.

— Mais enfin, que vas-tu faire ? De quelle manière t'y prendre ?

— J'ai mon idée, je t'en reparlerai plus tard.”

Quelques jours s'écoulèrent sans que Pierre Neault entendît parler de l'idée de Sam et l'affaire paraissait morte, lorsqu'un après-midi ce dernier arriva au camp avec une brassée de perdrix, qu'il avait tuées dans la journée, et qu'il se mit en frais de plumer, séance tenante. Les camarades le félicitèrent de son heureuse chasse et se réjouissaient d'avance de l'extra au repas du lendemain, quand un gourmand, doublé d'un gourmet, dit à Sam en lui tapant sur l'épaule :

“Ça c'est bon, mon vieux, cuit dans une chaudronnée de “beans”.

— Tu en mangeras demain, mon cher, répondit Sam qui continua de plumer ses perdrix, en mettant soigneusement la plume de côté.

— As-tu envie de te faire un lit de plumes, vieux Sam, dit Pierre Neault qui s'était rapproché. Sam lui fit un clin d'oeil :

— C'est pour l'affaire dont je t'ai parlé l'autre jour. Nous allons leur donner une frousse ce soir. Il y a assez longtemps qu'ils parlent comme des démons, nous allons leur montrer le diable."

Puis, en peu de mots, à voix basse pour ne pas ébruiter l'affaire, il mit Pierre Neault au courant de son projet :

"Après souper, tu viendras me rejoindre à l'écurie avec Raphaël Bourassa et Flavien Richard. Fais en sorte que personne ne soupçonne nos intentions, car autrement l'affaire sera compromise et notre coup manqué. A l'écurie, je me grimerai avec mes plumes et je me déguiserai avec un costume de mon invention ; puis, dans cet attirail, nous irons donner le sabat au chantier des gas de Bytown. Tu vas voir, nous allons rire." Et Sam jubilait déjà à la pensée du bon tour qu'il voulait jouer.

L'idée enchantait Pierre Neault. Il ne lui déplaisait pas d'être dans l'obligation de cogner un peu dur sur ces têtes de mécréants qui méritaient une bonne correction. Il manoeuvra pour rencontrer ses deux copains Raphaël et Flavien, deux auxiliaires précieux, en cas de bagarre, et en leur donnant rendez-vous, leur expliqua de quoi il s'agissait ; leur rôle était simple et ils le comprirent dès la première et unique répétition. La pièce pouvait maintenant commencer.

Quand, sa toilette faite, Sam Grosleau sortit de l'écurie avec ses trois copains, il ne ressemblait à rien de ce qui vit. Monstre informe qui tenait du griffon, gibier à poil et à plume en même temps, il n'avait rien d'humain et personne n'aurait pu dire à quelle espèce d'ani-

mal il appartenait. La tête et le visage disparaissaient sous une couche de plumes grises, posées sur un enduit de melasse ; le reste du corps, dissimulé sous une peau d'original et des lambeaux de robe de carriole, ressemblait plutôt à un ours qui marche debout ; les mains, couvertes de plumes elles aussi, se terminaient par des ergots de coq. Du sommet de la tête à l'extrémité des souliers mous, on ne distinguait que le poil et la plume de cet animal fantastique, étranger à la faune du St-Maurice.

Chemin faisant, Sam donna ses dernières instructions :

“J'entrerais seul, et vous resterez à la porte. A la faveur de l'ahurissement causé par mon entrée, je pourrai peut-être sortir sans être molesté ; mais si les choses tournent mal pour moi, vous interviendrez à temps, en laissant croire que je me suis déguisé en mardi gras...

— Entendu, dirent les autres.”

La distance entre les deux camps fut vite franchie. Par les deux fenêtres basses du logis, faiblement éclairé par une chandelle de suif fichée entre deux pièces, au-dessus de la table, Sam apercevait les hommes qui fumaient, après souper, en suivant le récit d'un grand gaillard qui gesticulait en parlant ; des éclats de rire, des blâphèmes, des jurons étouffés parvenaient jusqu'à lui.

Grâce aux clameurs qui remplissaient le camp et couvraient le bruit de la neige qui criait sous ses pas, il se rendit jusqu'à la porte et attendit un moment : le narrateur était en train de conter comment deux amis à lui, qu'il nommait par leurs noms, étaient partis du Vermillon en canot d'écorce, en plein coeur de janvier, et s'étaient rendus à Québec dans une nuit.

A ce moment, Sam bondit. Ses deux pieds tombèrent dans la porte, qui céda sous la violence du choc,

arrachant la crampe et la clenche qui allèrent voler sur le plancher, et, culbutant ceux qui se trouvaient sur son passage, il passa comme une trombe et se campa au milieu de la pièce, drapé dans la vapeur blanche de l'air froid qui se condensait en entrant.

L'entrée avait été si brutale, l'apparition si soudaine, que la stupeur paralysait les hommes et les figeait à leur place dans un silence de mort. Les premiers qui se ressaisirent jugèrent prudents de mettre de la distance entre eux et cet animal étrange, pendant que ceux qu'il avait assommés en entrant se traînaient péniblement vers le gros de la bande, où chacun voulait faire partie de l'arrière-garde. La flamme de la chandelle, affolée par le violent courant d'air de la porte, menaçait de s'éteindre. Toujours immobile au milieu du camp, Sam pouvait lire sur les visages blêmes de terreur l'angoisse qui étreignait tout le monde, et, intérieurement, il jouissait de son succès ; seulement, cette scène muette, dans laquelle chacun gardait ses positions, durait depuis quelques secondes, et Sam commençait à être moins rassuré sur l'issue de son stratagème.

Déjà des murmures se faisaient entendre, les hommes se remuaient et se poussaient les uns les autres pour aller faire face au monstre, lorsque le gaillard, qui racontait une histoire de chasse galerie au moment de l'apparition sortit du groupe, et armé d'un gourdin qu'on lui avait fourni, fit mine de s'avancer. À ce moment, Sam se mit à ricaner d'une manière si étrange, si sinistre, que le fanfaron s'arrêta terrifié ; puis, comme soufflée par cette voix d'enfer, la chandelle s'éteignit subitement...

“Le diable” ! cria quelqu'un. Et la ruée vers la porte commença. Les hommes, pris de cette peur folle, irraisonnée, communicative, n'avaient qu'un désir : sor-

tir au plus tôt. Avec l'obscurité, la panique augmenta. Ils se cognèrent aux lits, à la table, marchèrent sur des camarades qui rampaient pour arriver plus vite à la sortie, pendant que le fracas des piles de "dishes" et de la ferblanterie du "cook", dégringolant par terre, venaient ajouter aux cris de frayeur et aux jurons des fuyards.

Sam, qui avait retrouvé l'usage de ses membres pendant cette déroute, tapait dans le tas comme un sourd. D'un coup de poing, il avait descendu le tuyau du poêle, et tandis que la fumée inondait le camp, avec tout ce qui lui tombait sous la main : bancs à trois pattes, quartiers de bois, plats de ferblanc, il bombardait la porte étroite où s'écrasait le flot des peureux.

Dehors, c'était une fuite éperdue. Tête nue, en bras de chemise, aveuglés par la peur et dans les oreilles ce ricanement diabolique qu'ils entendaient toujours, les fuyards s'embourbaient dans la neige ou culbutaient sur le chemin glissant, croyant avoir à leurs trousses Béalzébub en personne ; les plus lourdauds même retrouvaient des jambes pour fuir ce chantier maudit, où Satan avait élu domicile. Et c'étaient des vociférations, des cris de rage, des appels désespérés qui augmentaient l'épouvante et remplissaient l'air sonore de la nuit. En un clin d'oeil, le camp s'était vidé.

Sam, presque effrayé d'un succès qui dépassait des espérances, réalisa promptement qu'il serait malsain pour lui de moisir dans le camp ; après la première peur passée, les fugitifs ne manqueraient pas d'y revenir. En un tour de main, il se débarrassa de sa défroque qu'il mit sous son bras, et, sans prendre le temps de se plumer le visage et la tête, il sortit, retrouva ses copains, cachés derrière le camp, et partit en courant et en criant plus fort que les

autres, au point que les gas de Bytown crurent que c'était quelqu'un des leurs.

Un sentier, conduisant au grand chemin qui reliait les deux camps, se trouvait à droite ; ils s'y jetèrent tous les quatre et, après une course d'un quart d'heure, arrivaient fourbus, hors d'haleine à l'écurie, où Sam enleva son déguisement. Pendant qu'il se débarrassait du reste de son plumage et se lavait le visage dans la tonne où s'abreuvaient les chevaux, il avait des accès de fou rire irrésistible, et les autres se tordaient en regardant cette binette qui avait joué le rôle du diable et mis tout un camp en fuite.

Pour ne pas éveiller de soupçons, Pierre Neault, Raphaël Bourassa et Flavien Richard, partirent ensemble pour se rendre au camp, où leur entrée ne fut pas plus remarquée que ne l'avait été leur sortie. Ils avaient allumé leur pipe depuis cinq minutes à peine, quand la porte s'ouvrit précipitamment et donna passage à deux hommes qu'on reconnut comme faisant partie du chantier voisin. Tête nue et sans capot, grelottant de froid et de peur, énervés au point de ne pouvoir parler, les pauvres bougres expliquèrent difficilement que le diable venait d'apparaître chez eux, qu'il avait "magané" des hommes, bouleversé tout dans le chantier, et laissé après lui une odeur et une fumée qui rendaient le logis inhabitable.

Tout le monde s'était levé et faisait cercle autour des nouveaux venus, dont les yeux étaient fous de terreur. On leur posa des questions, on leur demanda des détails, mais les pauvres diables ne faisaient que répéter la même chose et demandaient avec instance qu'on les gardât à coucher pour la nuit, jurant ne plus vouloir retourner dans ce "campe"-là. A leur mine, il était évident que leur peur n'était pas simulée.

Sur ces entrefaites, Sam Grosleau entra, tenant par les pattes deux lièvres gelés, durs et raides comme des rondins, qu'il avait pris dans la journée et laissés dans les collets pour se donner une raison de sortir le soir. Ses camarades se mirent en frais de lui expliquer ce qui venait d'arriver. Sam, l'air innocent, et tout en évitant d'envisager Pierre Neault et ses deux autres comparses, laissait dire et regardait les deux malheureux qui se chauffaient près du poêle.

“Ben, cela ne me surprend pas, dit Sam d'un ton convaincu. Voilà ce qu'on gagne à parler, à sacrer, à se conduire comme ces gens-là l'ont fait ! Il y a des années et des années que j'hiverne dans les chantiers, et je puis vous dire que jamais de ma vie je n'ai rencontré des gibiers pareils. Et vous autres, les jeunes qui avez déjà les mêmes habitudes, vous feriez bien de vous corriger, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive pareil malheur !”

L'affaire fit du bruit dans le camp. Pendant une quinzaine, elle défraya les conversations des hommes, qui apportaient tous les jours des détails nouveaux, fournis par leurs voisins devenus plus sages ; et à chaque fois, c'était une souffrance pour Sam Grosleau d'être obligé de garder son sérieux en entendant les commentaires, car il se mourait de ne pouvoir rire.

Toutefois, à partir de ce moment, sur les conseils du contremaitre, les échanges de visites cessèrent ; il y eut plus de retenue dans les paroles et le blasphème se fit plus rare ; ce qui faisait dire à Flavien Richard que le bon tour de Sam avait fait presque autant de bien que la visite du missionnaire.

## Le prêtre aux chantiers

---

LES PREMIERS MISSIONNAIRES. — SAINT-TITE. — MESSIEURS PROULX, CHRÉTIEN, BEAUDET, GRAVEL. — MISSION DE LA GRAND'ANSE. — LA VISITE DES CHANTIERS. — INSTRUCTION ET CONFESSION ; LA MESSE. — CHATIMENTS EXEMPLAIRES.

---

Ce n'est que vers 1863, que fut nommé le premier missionnaire qui visita régulièrement les chantiers du St-Maurice. Avant cette date, il y avait bien eu des prêtres missionnaires chez les sauvages de cette région, comme M. Harper, par exemple, qui se noya dans les Chenaux, au cours d'un voyage qu'il faisait chez les Tête-de-Boule, et qui avaient pu exercer un ministère occasionnel envers les gens qui se trouvaient sur leur chemin ; mais aucun prêtre n'avait encore reçu de juridiction spéciale pour les voyageurs du St-Maurice, bien que le besoin d'un missionnaire se fit sentir vivement, étant donné le grand nombre d'hommes qui vivaient dans les forêts durant l'hiver. L'autorité religieuse, émue de l'abandon dans lequel tout ce monde vivait, jugea à propos de les pourvoir des secours religieux ; car un bon nombre d'entre eux n'avaient pas de domicile élu, et quand arrivait le temps des Pâques, ils ne pouvaient s'acquitter de ce grand devoir, même en retard, comme ceux, par exemple, qui les chantiers finis, descendaient dans leur paroisse. Aussi, ce fut pour obvier à ces inconvénients et moraliser une population qui menaçait de se gâter que l'abbé M. Proulx, curé de St-Tite, reçut instruction de faire une fois par hiver, la visite des chantiers.

A cette époque, la paroisse de St-Tite, plus connue sous le nom de Lac-à-Cossette, était encore dans son enfance. Les colons y étaient nombreux et pleins d'espoir

dans la générosité de la terre qu'ils défrichaient ; seulement l'étendue des terres en culture n'était pas encore suffisante pour assurer la vie à ces hardis défricheurs, et c'est au travail des chantiers qu'ils allaient demander un supplément de ressources. L'abbé Proulx n'était donc pas un étranger chez les voyageurs du St-Maurice, puisqu'il rencontrait parmi eux un bon nombre de ses paroissiens.

Cependant, St-Tite s'était développé avec les années. Les travaux de défrichement ayant été poussés avec activité, les derniers lots disponibles pris par des colons désireux de s'assurer un domaine, la population s'était accrue considérablement et la paroisse était en pleine période d'épanouissement, quand l'abbé Proulx, débordé par ce double ministère paroissial et missionnaire, demanda d'être relevé de ses fonctions de visiteur des chantiers pour se consacrer entièrement au travail de sa paroisse, dont l'importance nécessitait déjà l'aide d'un vicaire.

Le successeur de M. Proulx, dans le ministère fatigant des chantiers, fut l'abbé J.-B. Chrétien, premier curé de Ste-Flore. Comme St-Tite, Ste-Flore est sise au pied des montagnes, dans le voisinage immédiat de la région où se trouvent les grandes limites à bois, et l'on peut dire avec assez de raison que les chantiers contribuèrent à la création et au développement des nombreuses paroisses du diocèse qui se trouvent en bordure des Laurentides : comme Ste-Thècle, St-Tite, les Piles, Ste-Flore, St-Mathieu, St-Boniface, St-Elie, St-Alexis-des-Monts.

La plus grande partie des colons, qui s'étaient fixés dans ces paroisses nouvelles, se trouvaient à proximité des chantiers, où ils gagnaient l'hiver l'argent qui leur permettait de défricher et de cultiver leur lot durant l'été. L'ouverture du chemin de fer des Piles et de celui des

Basses-Laurentides vint hâter l'essor de quelques-unes de ces paroisses, qui se trouvèrent ainsi en communication avec les grands centres, où les habitants pouvaient vendre leurs produits à un prix rémunérateur et surtout leur bois, principale source de revenus.

M. l'abbé J.-B. Chrétien se trouvait donc, lui aussi, curé d'une paroisse en formation, dont la population mâle émigrerait dans le St-Maurice, à chaque hiver ; et pour exercer son ministère parmi les siens, il n'avait qu'à parcourir les chantiers où il retrouvait ses paroissiens.

Durant treize ans, il exerça ces fonctions pénibles qui plaisaient particulièrement à son zèle. Après les fêtes de Noël et des Rois, il partait en voiture, remontait le St-Maurice, et ses affluents, s'arrêtait aux différents chantiers, donnait la mission, faisait faire les Pâques et retournait chez lui vers la fin du carême pour le temps pascal. Missionnaire dévoué, il a laissé un souvenir durable chez les voyageurs, avec lesquels il s'est trouvé en contact, par l'affabilité de ses manières, la gaieté de ses propos, sa piété édifiante et l'onction de sa parole qui faisait de lui un prédicateur écouté. Taillé en colosse, il étonnait les hommes de chantier par sa puissance d'estomac ; il pouvait avaler un plat de ragoût et détruire à table autant de "beans" que le plus fort mangeur du camp ; puis après souper, une partie de dames, au cours de laquelle il faisait "gratter" le champion, achevait de lui gagner les coeurs.

Les vieux voyageurs disent qu'on résistait difficilement à l'abbé Chrétien, et que les plus arriérés même, les renards, comme on les appelait, capitulaient devant lui. Pour les gagner, il n'hésitait pas à employer les derniers moyens. Il les relançait jusque dans leur lit et leur parlait avec tant de persuasion qu'ils se laissaient

convaincre et faisaient leur confession. Lui-même disait n'avoir rencontré durant ces treize années de mission qu'un seul homme qui refusa de se confesser, et cette fois, il se crut en face d'un cas de possession. Aussi, les anciens parlent encore avec éloge des sermons de M. Chrétien.

Ce fut l'abbé Félix Beaudet, premier curé des Piles, qui lui succéda. Ce dernier, de corps débile, n'occupa qu'un an ce poste fatigant et fut transféré à la cure de Ste-Flore devenue vacante par le départ de M. Chrétien. Nommé curé des Piles, l'abbé T. Gravel devint par le fait même missionnaire dans le St-Maurice. Dès ses débuts, il s'appliqua à la tâche énorme de purger les chantiers et les conversations des voyageurs du blasphème qui les déshonorait. Dans ses sermons de mission, dans ses instructions pastorales, dans ses remarques aux hommes, il ne perdait pas une occasion de stigmatiser le blasphème et de pourchasser les blasphémateurs, même en les faisant condamner à l'amende, quand l'offense était publique. La campagne énergique de l'abbé Gravel porta des fruits durables et contribua beaucoup à assainir le langage des voyageurs.

Avec l'établissement d'une résidence à St-Théodore de la Grand'Anse, les missions passèrent en des mains plus jeunes et prirent un caractère de permanence qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors.

Quelques colons étaient échelonnés le long de la rivière depuis les Piles jusqu'à la Tuque, et au point de vue religieux, ils n'étaient pas mieux partagés que les travailleurs des chantiers ; comme eux, ils ne voyaient le prêtre qu'une fois par année. La mission de la Grand'Anse améliora leur sort. Les colons de la Mékinac continuèrent d'être desservis par le curé des Piles, tandis que les

groupes de la Mattawin, de la Rivière-aux-Rats, du Rapide Croche et de la Tuque (alors sous la juridiction de l'évêque des Trois-Rivières) relevèrent de la Grand'Anse.

En été, le missionnaire se transportait en canot à l'un ou à l'autre de ces endroits, et durant les deux ou trois jours qu'il y demeurait, il prêchait, entendait les confessions, disait la messe, faisait le catéchisme, voyait les malades et retournait passer le dimanche à la Grand'Anse; où se trouvait le groupe le plus important. La Grand'Anse étant un poste de transition, les prêtres qui s'y succédèrent furent assez nombreux. L'abbé A. Milot, qui organisa cette mission vers 1888, fut aussi le premier prêtre à y résider. Il occupa ce poste onze ans, et fut remplacé par l'abbé P. Lamy, qui eut pour successeurs dans l'ordre chronologique, les abbés C.-B. Boutet, Ephrem Lamy et Joseph Damphousse. Depuis l'incendie de la chapelle, dans l'hiver de 1925, la résidence du missionnaire a été transportée au Rapide Croche dont la population compte une trentaine de familles. M. l'abbé E. Lamy en est le desservant.

En revenant de l'ouvrage, ce soir, les hommes remarquent parmi les voitures de travail — “grands sleighs” “bob-sleighs” — qui encombrant les abords du camp, un “sleigh” de “culler” qui n'y est pas d'habitude.

“Tiens, il y a de la visite d'arrivée, dit quelqu'un.

—C'est peut-être le bourgeois, dit un autre.

— Ce ne peut être le bourgeois ; il vient plus tôt d'habitude.

—Ni le “culler” non plus, il est passé la semaine dernière”.

En entrant, le mystère s'explique quand ils voient le prêtre, assis près de la lumière dans le “forepick”, réci-

tant son bréviaire pour être libre dans la soirée. Presque tout le monde est arrivé. Les hommes, qui causent bruyamment d'ordinaire, mettent une sourdine à leur voix pour ne pas déranger le missionnaire dans ses prières. Sur les entrefaites, arrive un retardaire, qui, en entrant, frappe ses pieds l'un contre l'autre pour en secouer la neige et peste déjà contre le froid de loup qu'il fera demain. Ses camarades, qui connaissent les jurons poivrés dont il orne habituellement son langage, donnent des signes d'inquiétude ou rient déjà de la binette qu'il aura tout à l'heure.

Les uns et les autres ont deviné juste, car notre homme est à peine rendu au poêle, où il vient se chauffer, qu'il a déjà échappé quelques sacres. Dans son entourage, on lui fait signe de se taire et on lui chuchote à voix basse que le prêtre est là à dire son bréviaire ; il ne comprend rien à toutes ces simagrées et il le dit en termes énergiques : "Qu'est-ce que vous avez donc, vous autres, ce soir ? Y a-t-il quelqu'un de malade ici ? On dirait que la mort est passée dans le "campe." Et il ponctue cette phrase d'un juron robuste. De toutes parts, on lui fait les gros yeux, on lui multiplie les signes, les bras s'agitent comme des planches de sémaphore pour lui désigner le "forepick" ; mais toute cette télégraphie reste inutile, et le luron, ahuri par cette mimique, s'adresse à son vis-à-vis qui lui fait signe de se taire en un geste suppliant : "Qu'est-ce qui te prend, toi ? Tu n'as pas coutume d'être aussi scrupuleux que ça."

Les choses commencent à se gâter, lorsque quelqu'un plus avisé finit par où on aurait dû commencer. Il s'approche de notre homme et lui dit à l'oreille que le missionnaire est arrivé, qu'il est dans le "forepick" à dire son bréviaire, qu'il entend toutes ses folies et qu'il va sortir

tout à l'heure. Ces quelques mots ont un effet magique ; le gaillard fait le plongeon et disparaît pendant que les autres s'esclaffent. De toute la soirée, il n'ouvrira pas la bouche.

Cependant, le prêtre a fini son bréviaire et veut prendre contact avec tout le monde, avant souper. Quelqu'un lui tend sa blague ; il charge sa pipe et tout en fumant avec les hommes, il demande leurs noms, celui de leur paroisse, retrouve des connaissances déjà rencontrées au cours des hivers précédents. Il lui suffit de quelques minutes pour mettre tout le monde à l'aise et gagner la confiance des gens qui le trouvent pas fier et pas gênant.

A table, il est à la droite du "foreman", qui exerce l'hospitalité et fait les honneurs de son "campe". Pendant le repas, la conversation, ordinairement bruyante, est calme et respectueuse ; pas de jurons, pas d'histoires risquées, mais des propos presque édifiants ! On sent qu'il y a de la tenue.

Mais voilà bientôt une heure que le souper est fini et qu'on a fumé force pipes. Le missionnaire n'oublie pas qu'il a de trente-cinq à quarante hommes à confesser, et qu'il importe de les préparer à cet acte important par une bonne instruction. On dépose les pipes, le silence se fait, les sièges se rapprochent les uns des autres, et le prêtre en surplis, debout devant son auditoire attentif, ramasse en quelques phrases les vérités les plus importantes de la religion et les plus nécessaires au salut.

Il parle d'abondance. Rien d'apprêté dans son discours ; mais des paroles pleines de sens, appropriées à leur capacité d'intelligence et à leurs nombreux besoins. Il insiste sur la nécessité d'une bonne confession, et, pour leur rendre plus facile ce devoir pénible, il fait lui-même l'examen de conscience, appuie sur le blasphème, leur en

montre la malice et leur en inspire l'horreur.

A mesure qu'il parle, les visages deviennent graves. On sent que toutes les paroles portent à la réflexion. Dans les traits nombreux qui caractérisent le pécheur, chacun en reconnaît qui lui sont propres et chacun se juge en toute sincérité. Puis, quand le prêtre les juge suffisamment préparés, il les invite à se présenter à lui avec confiance et à entrer dans le "forepick", transformé en confessionnal.

Le "foreman" entre le premier ; c'est un exemple qu'il doit à ses hommes. Et, à tour de rôle, dans le grand silence qui règne dans le "campe", ils viennent s'agenouiller au pied du confesseur, se laver de leurs souillures et implorer le pardon divin. Il est bientôt minuit quand le missionnaire enlève son étole et son surplis : pêcheur d'hommes, il a fait ce soir des captures qui réjouissent son cœur d'apôtre et doivent réjouir aussi les anges gardiens de ces pécheurs réconciliés.

La nuit sera brève. A quatre heures et demie, il faudra être debout et dire la messe assez tôt pour ne pas retarder le travail ordinaire. A l'heure fixée, la messe commence, célébrée sur la table à manger qui sert d'autel, dans un dénûment et une pauvreté qui rappellent l'étable de Bethléem. Les hommes en tenue de travail complètent le tableau ; mais leur foi robuste se manifeste dans leur recueillement, surtout au moment de la communion que tous reçoivent, et les anges peuvent chanter comme autrefois aux bergers : "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté".

Quelques minutes de silence. Puis, la voix du prêtre s'élève grave. Il formule les actes d'adoration, de foi, d'amour, de remerciement. Il récite avec l'assistance quelques prières en actions de grâces, suggère les de-

mandes à faire et rappelle les résolutions de la veille, que tous devront renouveler de temps à autre dans le cours de l'hiver. La mission est finie. Les hommes se dispersent et prennent le déjeuner à la hâte ; avant de partir pour le travail, ils viennent serrer la main du missionnaire et lui dire au revoir, à l'hiver prochain.

On ne saurait imaginer les résultats considérables que produisait cette courte visite du prêtre dans les chantiers. Cette soirée, passée dans le silence à entendre rappeler les grandes vérités, ce retour sur soi-même qui force les esprits les plus légers à réfléchir sur l'état de leur âme, le bon exemple donné par les bons chrétiens du chantier, l'intimité dans laquelle se faisaient ces exercices, facilitaient aux plus arriérés une démarche qu'ils n'auraient pas eu le courage de faire dans les grandes églises au milieu de l'affluence des fidèles. Pendant des semaines, leur esprit demeurait sous l'empire des saintes pensées de la mission, et ce tonique spirituel, qui fortifiait leur âme alanguie, affaiblissait d'autant les mauvaises habitudes.

Il était rare qu'un homme fût assez mauvais chrétien pour refuser de faire sa confession au cours de la visite du missionnaire. Il s'en rencontrait pourtant, et les habitants du chantier s'en montraient grandement scandalisés. Ces vagabonds, sans feu ni lieu, résistaient à toutes les avances du prêtre, se cantonnaient dans leur lit, au moment de l'instruction ou des confessions, et restaient couchés le matin, pendant la messe et la communion.

Cependant, des faits notoires, rappelés par les voyageurs eux-mêmes, venaient montrer les châtiments terribles que Dieu exerçait contre certains réfractaires à la grâce : comme par exemple l'accident mortel dont fut victime cet homme qui avait refusé de faire ses pâques

avec ses camarades pendant la mission et qui, le jour même du départ du missionnaire, fut frappé par une branche d'arbre qui lui tomba sur le crâne. On le releva privé de ses sens. Avec toutes sortes de précautions on le descendit aux Piles et de là dans sa famille, où il mourut sans avoir repris connaissance.

Une autre fois, c'est un impie, blasphémateur scandaleux, châtié par une mort terrifiante. Au chantier, durant l'hiver, il avait refusé de faire ses pâques. Aux avances, aux sollicitations, aux prières du missionnaire, il avait opposé le refus le plus obstiné et s'était emporté contre le prêtre en blasphémant. Le printemps venu, il était descendu aux Trois-Rivières, et, après la ribote obligée, remontait le St-Maurice en bateau avec des amis, lorsqu'en passant devant la chapelle de la Grand'Anse, la vue du prêtre dans son jardin et de la chapelle elle-même le mit en fureur. Le malheureux se mit à jurer et à blasphémer contre l'église et surtout contre le prêtre, "qui pendant l'hiver allait tourmenter les hommes pour les confesser". Il avait à peine fini d'éructer ses blasphèmes qu'un faux pas le fit rouler en dehors du bateau et tomber dans l'eau profonde. L'alarme fut donnée aussitôt, on arrêta la marche du bateau, un canot fut préparé pour lui porter secours, dès qu'il apparaîtrait à la surface de l'eau. Attente vaine et recherches inutiles ! Quand le St-Maurice rendit sa proie le malheureux était mort.

## La fin de la saison

---

AMENAGEMENT ET RAVITAILLEMENT DES CACHES. — PRECAUTIONS NECESSAIRES. — PREPARATIFS DE RETOUR. — ATTRAITS DE LA FORET. — VERS LA MAISON. — PREMIERS CLOCHERS. — L'ARRIVEE. — INSOUCIANCE ET GASPILLAGE.

---

Nous avons vu précédemment quelles difficultés éprouvaient les bourgeois à ravitailler leurs chantiers, quand le transport se faisait en été ou en automne et qu'il fallait porter les provisions à dos d'homme. Pour obvier à ces inconvénients des portages, qui nécessitaient un travail lent et coûteux, les intéressés avaient imaginé d'établir, dans les endroits favorables aux chantiers, des dépôts de provisions qui devenaient ainsi comme des centres de distribution, où s'approvisionnaient les camps situés dans leur voisinage ; c'est ce qu'on appelait les caches.

Pendant l'hiver, les rivières et les lacs gelés donnaient un accès facile à tous les endroits de la forêt. Aussi, depuis les glaces d'automne jusqu'à la fonte des neiges, c'était une procession de voitures, qui partaient tous les jours des Piles, portant non seulement les provisions nécessaires aux chantiers, mais encore celles destinées aux caches ; en sorte que les chantiers, qui ouvraient en fin de septembre ou commencement d'octobre et ne pouvaient être ravitaillés par les portageux, trouvaient à s'alimenter dans les réserves des caches.

La cache était une construction en bois rond qui ne différait guère du camp lui-même que par la grandeur et la capacité qu'on voulait lui donner. C'est là qu'on entassait la farine, le lard, le grain, qui devaient être consommés l'hiver suivant. Le foin, pressé en balles, était

empilé près de la cache et couvert avec des auges pour le préserver de la neige et de la pluie.

Il ne suffisait pas cependant d'amasser des provisions dans les caches pour en avoir l'hiver suivant, il fallait encore des gardiens pour en prendre soin, pour les défendre contre les déprédations des fauves et des rongeurs qui venaient de dix lieues à la ronde, attirés par ces richesses et comptant bien avoir leur part de tant de comestibles.

La conservation des barils de farine requérait des soins particuliers. Les gardiens des caches étaient obligés de manoeuvrer les barils et de les rouler une fois ou deux par mois ; autrement, la farine s'agglutinait, fermentait et donnait un pain d'une qualité inférieure, quand il n'était pas immangeable.

Quant au lard, il devait être conservé au frais. En construisant la cache, on avait soin de creuser une cave assez profonde où les quarts pussent être logés debout. Comme dernière précaution, et pour avoir du lard d'une qualité supérieure, les gardiens perçaient à la tarière, un trou dans le bout du quart, et y versaient une saumure très forte et en assez grande quantité pour noyer le jable ; en renouvelant cette saumure de temps à autre, le lard conservait sa saveur, tandis que faute de cette précaution, c'était le hideux lard jaune, terreur des chantiers.

Il fallait aussi défendre l'avoine contre les rongeurs : mulots, belettes, écureuils, qui pullullaient aux abords des caches, qui rongeaient les sacs et gaspillaient plus de grain qu'ils n'en mangeaient. C'est pour le même péché de gourmandise que des ours trouvaient une mort accidentelle dans le voisinage de ces magasins. Attiré par l'odeur des victuailles, Martin rôdait autour de la cache, promenait son museau entre les fentes des

pièces de bois rond et décelait sa présence par des reniflements de convoitise. Le malheureux comptait sans la vigilance des gardiens toujours armés ; presque toujours il terminait cette tentative de rapine avec une balle dans la tête, quand il ne périssait pas misérablement dans l'étau d'un piège.

Les semaines cependant ont succédé aux semaines. Avec la fin de mars, l'aube s'est faite plus matinale et le soleil plus ambitieux dans son ascension à travers le firmament. C'est à la lumière du jour maintenant que les travailleurs partent du camp et y reviennent le soir.

A mesure que le soleil monte, on sent que le froid casse, que l'hiver perd de son empire, que le printemps approche et que, dans quelques semaines, la neige fondue, les mousses se gonfleront d'humidité ; bientôt, la poussée de la sève fera éclater les bourgeons des aulnes, et les montagnes étaleront au grand soleil le vert sombre des pins mêlé au vert tendre des frondaisons nouvelles. C'est le renouveau qui s'annonce déjà.

Les bûcherons ne sont pas insensibles à ces signes avant-coureurs du printemps, annonces de la fin des chantiers, du retour dans leurs familles. Dans cette fin de l'hiver, ils entrevoient le terme de leurs quatre mois d'exil, et la joie qu'ils en ressentent se reflète dans leur humeur, dans leur entrain au travail. Le soir, à la veillée, ils supputent le nombre de jours qui les séparent encore de la descente.

D'ailleurs, cela ne peut tarder. Si l'on ne veut pas s'exposer à trouver les chemins en mauvais état sur les lacs et les rivières, il faut se hâter ; car l'on doit compter avec les trous d'araignées, dus au travail des courants qui sourdent du fond des lacs et désagrègent la glace. De

même sur les rivières, les rapides deviennent plus violents avec la crue des eaux, et les passages étroits qui servent de chemins se rétrécissent encore davantage.

Aussi, l'activité est fébrile partout. Il y a déjà quelque temps que les "bûcheux" et les "claireurs" travaillent avec les autres à mettre le reste des billots sur la glace, à la décharge du lac. Un "boom" (1) tendu les retiendra prisonniers quand la glace s'enfoncera ; puis à la faveur de la grande quantité d'eau amassée par la chaussée (dam) et qui rendra le "creek" flottable, les billots descendront ainsi de lacs en "creeks" jusqu'au St-Maurice. Les pauvres chevaux, maigres, efflanqués, blessés, qui ne comprennent rien à tout ce branle-bas, sont obligés d'allonger le trot et de tirer double charge pour achever la tâche au jour fixé. Enfin le moment arrive où le dernier billot a reçu le coup de marteau qui le marque au nom de son propriétaire.

Depuis quelques jours déjà le "foreman" a pris ses dispositions pour licencier ses hommes. Il a désigné ceux qui doivent rester à la garde des caches, averti le menuisier et le forgeron de réparer les voitures qui devront être gardées, si les chantiers, l'an prochain, se font sur le même territoire ; sinon, il les dirigera avec le reste du matériel sur un autre point, où elles seront utilisées l'année suivante. Comme les "portageux" descendent pour ne plus remonter, les hommes congédiés s'entendent avec eux, moyennant finance, pour faire le trajet en voiture et s'épargner ainsi les fatigues d'une descente pénible. Le "foreman" partira le dernier, quand tout sera en ordre comme le capitaine est le dernier à quitter son navire.

---

(1) Pièces de bois reliées par des chaînes pour retenir les billots sur les rivières et les lacs.

De bonne heure ce matin, les hommes sont éveillés sans que le "foreman" ait eu à lancer le cri accoutumé : "lève, lève". Comme des écoliers, qui ne peuvent plus dormir un beau matin de grand congé, ils se sont levés, et en attendant le déjeuner, ils ont fourré, dans la poche qui leur sert de sac de voyage, le linge et les habits qu'ils doivent rapporter chez eux.

Bientôt, les chevaux sont attelés et amenés au "campe", plein de mouvement, de bruit, de fumée de pipes. Les groupes s'ébranlent à l'appel des charretiers qui s'impatientent dehors : on se crie au revoir à l'an prochain, pendant que le "foreman" distribue des poignées de main et que le "cook", la "micouenne" à la main, regarde partir ses pensionnaires de l'hiver.

Les hommes, entassés dans les voitures, assis sur des poches, la pipe aux dents, voient disparaître sans regret la maison basse qui les a abrités cet hiver. Chemin faisant, ils jettent un coup d'oeil distrait sur les chemins nombreux qui sillonnent la forêt, reconnaissent les souches des pins qu'ils ont abattus, se rappellent les uns aux autres les incidents drôles ou tristes qui ont marqué ces quatre mois de travail. Dans le "campe" désert et silencieux, le "foreman" et le "cook", le nez à la fenêtre, regardent s'éloigner les voitures qui emportent les gars dont l'exubérante gaieté mettait tant de vie dans la maison ; déjà la dernière voiture vient de disparaître dans la grande côte qui descend à la rivière et la caravane ne révèle plus sa présence que par le tintement des grelots des attelages.

À voir la joie de ces gens quand la fin de la saison arrive, le contentement qu'ils éprouvent dans les derniers jours, la hâte fébrile avec laquelle ils font leurs préparatifs de départ, on serait tenté de croire que jamais plus ils

ne mettront les pieds aux chantiers et qu'ils leur adressent un ultime adieu. Au premier abord, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont pas tort : le camp manque de confort, la nourriture de variété, la vie de distractions ; et pourtant, il n'est pas si sûr que cela qu'ils ne reviendront plus.

Tel qui, en songeant aux fatigues de la montée après son premier hivernement, avait juré de faire n'importe quelle autre besogne plutôt que de remonter aux chantiers, s'est laissé gagner par quelques amis l'automne suivant, et, depuis lors, n'a pas cessé de solliciter son engagement à chaque saison. Les vieux routiers de la forêt n'auraient pas voulu échanger leur hiver contre un travail plus facile à la ville, et les novices même, après deux ou trois campagnes, prenaient tellement le goût des chantiers qu'ils ne pouvaient résister, l'automne venu, à l'envie de partir avec les camarades.

Ils étaient un peu comme les vieux navigateurs qui, à chaque fin de saison, disaient à leurs parents et amis : "C'est mon dernier voyage, c'est fini ! Je vends ma goélette cet hiver et je vais me reposer maintenant". Et quand les occasions de vendre se présentaient, ils renvoyaient le marché au printemps, puis le printemps venu, ils se mettaient à peindre le bateau, à le gréer et parlaient avec les autres. De même, il y avait chez les gens de chantier une nostalgie à laquelle ils ne pouvaient résister. L'appel de la forêt exerçait sur eux le même empire que la grande voix de la mer sur les marins.

A quoi attribuer cet attrait irrésistible qui poussait vers les bois ces rudes travailleurs ? Probablement à l'agrément qui résultait de la vie en commun, où le contraste des types et des caractères différents créait l'intérêt et l'imprévu de chaque jour ; à la facilité d'exécution

d'un travail, toujours le même, qui ne demandait, dans la majorité des cas, d'autres aptitudes que la force musculaire ; aux amitiés solides qui se nouaient entre les hommes de même équipe ; à ce goût de la solitude des grands bois, où l'homme se sent plus libre, plus indépendant, parce que souvent il est livré aux seules ressources de sa propre initiative.

Un vieux voyageur à qui on posait cette question répondait : "Voyez-vous, dans le bois l'hiver, on n'est jamais malade. Il fait froid sans doute, plus froid qu'en bas ; mais l'air est sec, parfumé de l'odeur résineuse des épinettes et des pins ; les rivières et les lacs sont gelés : donc pas d'humidité. Puis, nous respirons l'air vif des montagnes qu'on recommande si fort aux poitrinaires ; aussi, tous les hommes prennent de l'embonpoint en hiver. Ajoutez à cela que nous ne sommes pas pressés par la cloche ou le sifflet de l'usine qui rend les hommes esclaves des machines ; nous prenons le temps comme il vient et comme il faut. Et puis à travailler dans la forêt l'automne, quand la feuille est tombée, à parcourir les chemins de portage l'hiver, où l'on ne sent pas le vent même quand il souffle en tempête, il y a un plaisir, un charme que vous ne comprendrez jamais si vous ne l'avez pas goûté."

Revenons à nos gaillards qui sont partis depuis le matin et filent le long de la rivière Bastonnais. Pour être moins fatigant qu'à pieds, le trajet n'en est pas moins lent ; car n'oublions pas que les chevaux sont loin d'être fringants après l'hiver qu'ils ont fourni, que les voitures, déjà lourdes, sont chargées et les chemins tels quels ; aussi nos voyageurs n'espèrent pas être à la Tuque avant ce soir, où ils logeront à la ferme de Ross Ritchie. Demain, ils enlèveront l'étape de la Tuque à la Grand'Anse,

en passant par le Rapide Croche et la Rivière-aux-rats.

Heureusement le beau temps favorise la descente et tient la glace en bon état ; car rien d'ennuyeux comme une glace couverte d'eau et de neige fondue qui s'attache aux patins de la voiture, retarde la marche et force les hommes à marcher dans la neige détrempée par-dessus le pied.

De la Grand'Anse aux Piles, il y a bien une douzaine de lieues. En partant de bonne heure ce matin, on a une chance de passer à la Mattawin vers les dix ou onze heures de l'avant-midi et d'atteindre, vers les trois heures, la Mékinac, où l'on prendra une bouchée chez Jos. Parent. Trois heures de l'après-midi ! c'est un peu tard pour parler de dîner, mais ces braves gens n'y regardent pas de si près ; deux heures avant ou après l'heure réglementaire ne changent en rien le degré d'appétit, l'estomac étant assez solide pour ignorer ces écarts de régime.

Et maintenant allumons avant de partir, et hâtons-nous de franchir la dernière étape qui nous sépare des Piles et compte bien une douzaine de milles. Les endroits les plus dangereux comme les rapides de la Cuisse et du Manigonce sont passés ; il reste au moins deux heures de jour, et en hâtant le pas, on serait bien malchanceux, si l'on n'arrivait pas vers les sept heures chez Onésime Bourassa, où l'on a logé en montant, l'automne dernier.

A la maison de pension on fait bon accueil aux nouveaux arrivés, obligés de se nommer pour être reconnus ; les barbes ayant poussé librement tout l'hiver ont métamorphosé les visages, au point de les rendre méconnaissables. Pendant les apprêts du souper, nos gens causent avec d'autres voyageurs qui arrivent, les uns du Vermillon, les autres de la Croche ou de la Wessoneau. Com-

me ils se sentent maintenant loin des chantiers ! Les Piles ne sont pourtant pas la ville, mais quelle différence entre le camp qu'ils ont laissé et la maison où ils logent ce soir !

Ici, il y a des meubles dans la maison ; ils mangent, non plus dans des "dishes" de fer-blanc, mais dans des assiettes de faïence, et sur la table une nappe blanche est posée. Il y a des rideaux aux fenêtres et, ce soir, ils dormiront dans de vrais lits, luxe et confort dont ils ont été privés pendant des mois...

Il reste une longue traite à parcourir aujourd'hui : c'est toute la distance entre les Piles et les Trois-Rivières. Heureusement, qu'il n'y a pas de boisson pour retarder la marche comme dans la montée ; tout le monde est d'excellente humeur et content de rentrer à la maison.

Avec les différents postes le groupe des voyageurs se désagrège, et déjà ils commencent à s'éparpiller. Ceux qui sont de St-Tite, de St-Stanislas et de St-Narcisse, partent dans une autre direction, tandis que les gens de Ste-Flore, de St-Boniface et de St-Etienne, demeurent avec le gros du contingent et s'arrêteront, le long du chemin, à leur domicile respectif.

En partant des Piles, on traverse le St-Maurice, on longe pendant quelque temps la montagne qui fait face au village de St-Jacques, et bientôt on aperçoit les premières clôtures qui délimitent les champs ; et voici qu'on découvre l'humble clocher de la modeste église de bois qui fut la première de Ste-Flore, résidence de l'abbé Chrétien, le missionnaire aimé des voyageurs.

Au lieu de suivre le St-Maurice et de passer par Grand'-Mère, où il n'y a personne d'ailleurs, le chemin file tout droit vers St-Boniface et laisse à gauche la fameuse chute

de Shawinigan, qui, pendant vingt ans encore, gaspillera son énergie avant de la voir harnacher par la science des ingénieurs.

Puis, c'est le village de St-Boniface avec ses maisons groupées autour de l'église en pierre, ses champs défrichés, ses montagnes qui se font plus lointaines. Et maintenant, la caravane dévale sur le plateau qui s'étend jusqu'à l'église de St-Etienne dont on aperçoit le clocher brillant ; là encore, les voitures se soulagent de quelques hommes rendus à domicile.

A mesure que les clochers succèdent aux clochers, que l'horizon s'élargit devant eux, que le chemin s'allonge bien droit, sans être barré par une montagne comme dans le pays des chantiers, les voyageurs tressaillent d'aise et apprécient la longueur de la route à parcourir par les accidents de terrain qui leur sont familiers : la côte croche, la côte jaune, la côte des Forges. Les Forges ! poste historique où il y a encore de l'activité ; où l'industrie de fer, florissante autrefois, est maintenant sur son déclin.

Allons ! Encore un coup de collier pour monter cette fameuse côte des Forges, la dernière à gravir avant d'arriver aux Trois-Rivières, et qui nous donne accès au plateau si connu de la "vente au diable". C'est là que le diable arrêta les voitures, qu'il se faisait la barbe en plein hiver, devant un petit miroir fixé sur un pin, et qu'il jouait des tours malins aux gens des Forges revenant de la ville après avoir pris trop de rhum.

De temps à autre, une voiture s'arrête, dépose un homme rendu chez lui, et reprend sa marche pour rejoindre les autres qui filent vers les côteaues des Trois-Rivières. La route descend en pente douce, accidentée ci et là d'un raidillon qui accélère la descente. Lorsque tout à coup, l'horizon s'élargit à droite et apparaissent

les champs couverts de neige de la Banlieue, la meilleure terre de la Province ; à gauche c'est le cimetière, et en face, la tour inachevée de la cathédrale, coiffée de son clocher de fortune, et qui domine de sa masse grise les toits des maisons de la modeste cité.

L'entrée en ville n'a rien de triomphal, mais la joie chante dans les coeurs de nos hommes qui réintègrent leurs foyers. Les voitures s'arrêtent ici et là devant des maisons d'apparence modeste ; des portes s'ouvrent et des exclamations de joyeuse surprise accueillent les arrivants attendus depuis quelques jours ; puis les charretiers vont conduire leurs chevaux aux quartiers généraux de la compagnie, dont l'immense écurie, disparue aujourd'hui, était située sur l'emplacement occupé maintenant par "L'International Paper".

Demain, la première visite en ville sera chez le coiffeur. Les quatre mois de chantier ont mis sur la tête et le visage de nos gens des toisons dont ils ont hâte de se débarrasser. Aussi, quand ils sortent de chez le barbier, leur cou et leurs joues pâles contrastent-ils avec le reste du visage fortement hâlé par le soleil du printemps.

Les hommes mariés, tout à la joie de revoir leur famille, sont sages dans leur conduite et évitent les excès dont ils ne se garantissaient pas toujours dans leur jeune temps ; d'ailleurs, ils savent que les leurs ont besoin de leur argent et ils le dépensent à bon escient ; mais les jeunes, qui n'ont pas le souci d'une famille à faire vivre, prennent le temps plus joyeusement. Ils passent chez le marchand de hardes faites et achètent un habit qu'ils payent gros prix. De là, ils vont chez l'horloger et font l'emplette d'une montre de grand format, dorée et garantie pour dix ans ; une chaîne de montre voyante, à deux ou trois brins, et des breloques extrava-

gantes complètent la décoration du gousset. Puis, c'est encore une bague énorme qui brille à leurs gros doigts, une pipe avec un bout d'ambre démesuré et que d'autres vétilles encore !

Quand les vieux leur font remarquer qu'ils ne sont pas raisonnables de dépenser ainsi en colifichets tout leur salaire de l'hiver, ils répondent ce que répondaient les vieux quand ils étaient jeunes : "Nous avons eu assez de peine à le gagner cet hiver, ayons au moins un peu de plaisir à le dépenser ce printemps".

Il y a aussi les rencontres d'amis qui ne coûtent pas moins cher ! Dans ces loisirs de trois ou quatre semaines qui suivent la descente des chantiers, il faut bien sortir, et c'est aux abords des hôtels qu'ils rencontrent leurs copains. Combien de ces imprudents laissent ainsi sur le comptoir des buvettes le plus clair de leur salaire, à boire avec des amis, à faire boire des étrangers, piliers d'hôtel toujours à l'affût d'un verre à prendre, et après trois semaines de ripailles, partaient pour la drave le gousset sec, sans pouvoir s'équiper pour la saison qui commençait.

L'imprévoyance, c'était bien là la caractéristique de ces grands enfants qui ne songeaient pas à mettre un sou de côté pour les jours mauvais, se laissaient séduire par le clinquant et le faux brillant, dépensaient, en jouissances courtes et frivoles, le fruit d'un labeur de quatre mois, et ne redevenaient sérieux que le jour où la rencontre d'une jeune fille sage et jolie les faisait songer au bonheur de fonder un foyer.

Avec cela, fiers et enjoués, courageux à la tâche, durs à la peine, hardis dans les dangers, fidèles à leurs bourgeois, ils formaient un curieux mélange de défauts et de

qualités de race, où le bon l'emportait de beaucoup sur le mauvais.

Aujourd'hui que les progrès matériels, les moyens de transport, les hauts salaires payés, ont modifié profondément les conditions de vie des hommes de chantiers, ce type d'hommes forts et vigoureux est presque disparu ; mais comme les trappeurs, comme les coureurs de bois auxquels ils s'apparentaient, ils méritent une mention particulière pour la belle vaillance qu'ils apportèrent dans l'accomplissement de leur tâche, pour les services qu'ils rendirent à l'industrie du bois, dont on ne pourra écrire l'histoire sans faire l'éloge de ces gars hardis qu'on appelait les hommes de chantiers.

# TABLE

---

	PAGES
AVERTISSEMENT .....	5
LA MONTEE AUX CHANTIERS .....	9
BOURGEOIS ET PORTAGEUX .....	26
L'INSTALLATION DU CAMP .....	44
LA VIE AU "CAMPE" .....	58
RECREATIONS DOMINICALES .....	81
LES HOMMES DE CHANTIERS .....	96
LE PRETRE AUX CHANTIERS .....	109
LA FIN DE LA SAISON .....	119

1900  
1901  
1902  
1903  
1904  
1905  
1906  
1907  
1908  
1909  
1910  
1911  
1912  
1913  
1914  
1915  
1916  
1917  
1918  
1919  
1920  
1921  
1922  
1923  
1924  
1925  
1926  
1927  
1928  
1929  
1930  
1931  
1932  
1933  
1934  
1935  
1936  
1937  
1938  
1939  
1940  
1941  
1942  
1943  
1944  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000



IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH  
456, RUE DONAVENTURE,  
LES TROIS-RIVIERES.